ERNEST RENAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# LE PRÈTRE DE NEMI

DRAME PHILOSOPHIQUE

TREIZIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN LÉVY, EDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1886



LE

# PRÊTRE DE NEMI

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

LE

# PRÊTRE DE NEMI

PAR

ERNEST RENAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

TREIZIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN LÉVY, EDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886





# PRÉFACE

J'ai voulu, dans cet ouvrage, développer une pensée analogue à celle du messianisme hébreu, c'est-à-dire la foi au triomphe définitif du progrès religieux et moral, nonobstant les victoires répétées de la sottise et du mal. J'ai essayé de montrer la bonne cause gagnant du terrain malgré les amertumes, les disgrâces, les défaillances même et les fautes de ses apôtres et de ses martyrs. J'ai voulu enfin rendre sensibles, en les injectant, comme on fait pour une pièce d'anatomie, un réseau de vérités aboutissant toutes à la loi de fer qui veut qu'en politique le crime

soit souvent récompensé et la vertu d'ordinaire punie. Il résulte de là un tableau triste, puisque le premier plan est occupé par l'égoïsme des grands, la sottise du peuple, l'impuissance des gens d'esprit, l'infamie du sacerdoce mensonger, la faiblesse du sacerdoce libéral, les faciles déceptions du patriotisme, les illusions du libéralisme, la bassesse incurable des vilaines gens. Je crois l'œuvre saine cependant; car on y apprend à ne pas trop s'émouvoir de ce qu'a d'instable l'équilibre de l'humanité, en voyant le bien et le vrai émerger, malgré tout, de l'affreux marécage où glapissent et croupissent pêle-mêle toutes les inepties, toutes les grossièretés, toutes les impuretés.

Dans ma pensée, cet opuscule, comme *Caliban* et *l'Eau de Jouvence*, fait suite à mes *Dialogues philosophiques.* La forme du dialogue est, dans l'état actuel de l'esprit humain, la seule qui, selon moi, puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques. Les vérités

de cet ordre ne doivent être ni directement niées, ni directement affirmées ; elles ne sauraient être l'objet de démonstrations. Tout ce qu'on peut, c'est de les présenter par leurs faces diverses, d'en montrer le fort, le faible, la nécessité, les équivalences. Tous les hauts problèmes de l'humanité sont dans ce cas. Qui voudrait songer, de nos jours, à une exposition régulière de la science politique ? Les grandes questions de morale sociale aboutissent à des partis pris, tous discutables, tous irréductibles les uns aux autres. L'économie politique n'est qu'un éternel dialogue entre deux systèmes, dont l'un n'arrivera jamais à supplanter l'autre, ni à le convaincre d'erreur absolue.

Cela tient à la différence fondamentale qu'il y a entre croire et savoir, entre opinion et certitude. On ne fera jamais de dialogues sur la géométrie, car la géométrie est vraie d'une façon impersonnelle. Mais tout ce qui implique une nuance de foi, d'adhésion vou-

lue, de choix, d'antipathie, de sympathie, de haine et d'amour, se trouve bien d'une forme d'exposition où chaque opinion s'incarne en une personne et se comporte comme un être vivant. Ce furent ces raisons qui m'amenèrent, un jour, à choisir la forme du dialogue pour exprimer certaines suites d'idées. Puis je trouvai que le dialogue ne suffit pas, qu'il y faut de l'action, que le drame libre et sans couleur locale, à la façon de Shakespeare, permet de rendre des nuances beaucoup plus fines. L'histoire réelle, celle qui est arrivée, n'est pas seule intéressante ; à côté de l'histoire réelle, il y a l'histoire idéale, celle qui, matériellement, n'a pas eu lieu, mais qui, au sens idéal, s'est mille fois passée. *Coriolan* et *Jules César* ne sont pas des peintures de mœurs romaines; ce sont des études de psychologie absolue. J'ai voulu, sans intention scénique naturellement, faire quelque chose d'analogue. Mon cher maître et ami le baron d'Eckstein avait écrit un drame,

dont il ne m'a jamais dit le sujet, qui commençait, avant le commencement du monde, par un entretien entre le Père et le Fils dans le sein de la Trinité. A défaut de ce dialogue-là, qui serait sûrement le plus beau à entendre (le monde étant le résultat d'un dialogue éternel entre le Père et le Fils), j'ai cherché, pour servir de trame à certaines idées qui me sont venues sur les affaires humaines, quelqu'une de ces vieilles fables où l'antiquité a mis plus de sens profond qu'il n'y en a dans tous nos traités de politique. J'ai pris pour sujet les récits relatifs à ce temple de Diane, sur les bords du lac Nemi, dont le prêtre devait, pour être légitime, avoir tué de sa main son prédécesseur. « Cela l'obligeait, dit Strabon, à avoir toujours l'épée à la main et à être sans cesse sur ses gardes, prêt à repousser les attaques qu'on lui préparait. » Caligula, qui avait de l'esprit, fut le premier à s'amuser de cette position singulière. Le *rex nemorensis* de son temps

était un vieillard qui avait fini par devenir assez respectable. Le gamin féroce à qui les hasards du césarisme avaient remis le sort du monde le contraignit à se battre avec un gladiateur beaucoup plus fort que lui, qui devint son successeur.

J'ai supposé, pour ma part, dans des temps fort anciens, un prêtre de Nemi homme éclairé, voulant corriger une vieille religion absurde, et j'ai montré la conséquence qu'entraîne d'ordinaire la tentative d'introduire dans les choses humaines un peu de raison. Cette conséquence est double. D'une part, la foule, qui n'est jamais bien rassurée que par le crime heureux, réclame un scélérat pour prêtre; de l'autre, le prêtre libéral arrive bientôt à voir qu'il a fait, avec ses bonnes intentions, plus de mal que de bien, et qu'il a porté préjudice à la patrie, laquelle repose en définitive sur des préjugés généralement admis. Ici, je plaide un peu contre moi-même; mais je ne suis pas un prêtre; je suis

un penseur; comme tel, je dois tout voir. Un ouvrage bien complet ne doit pas avoir besoin qu'on le réfute. L'envers de chaque pensée doit y être indiqué, de manière que le lecteur saisisse d'un seul coup d'œil les deux faces opposées dont se compose toute vérité.

Il n'est pas douteux que cette manière de penser en partie double ne dérange par moment les habitudes des lecteurs à demi cultivés. J'ai plus d'une fois éprouvé que la forme du dialogue et du drame philosophique, à côté de grands avantages, a de très réels inconvénients. L'essence du dialogue étant de mettre en jeu des opinions diverses, et l'essence du drame d'opposer des types différents, on est exposé, de la part des critiques qui font leurs extraits un peu à la hâte, à d'étranges malentendus. On se voit objecter à la fois les dires les plus contradictoires. On est responsable des interlocuteurs, qui partent des principes opposés. J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode

de critique dont Platon a été victime. N'a-t-on pas représenté ce grand penseur comme utopiste dans la *République*, immoral dans le *Phèdre*, sophiste dans le *Protagoras*, hypocrite et presque jésuite dans l'*Euthyphron !* Par un procédé du même genre, un journal qui a eu, je ne sais comment, connaissance de quelque épreuve du *Prêtre de Nemi*, m'accusait, il y a un mois à peu près, d'avoir écrit ce dialogue pour « décrier le courage ». Voilà vraiment qui est un peu fort. Moi qui regarde, au contraire, le courage comme supérieur, en un sens, à la moralité !... Moi qui vois dans le courage la marque sûre du sentiment qui nous attache à l'idéal d'une façon désintéressée, puisque évidemment le plus haut degré du courage, celui qui est couronné par la mort, n'est pas récompensé ici-bas !

Le vrai, c'est qu'à un endroit de ma fable, j'ai voulu faire voir ce que devient la religion quand le prêtre l'abandonne, ce que devient

l'État quand on veut le faire tenir sur les pauvres raisons de l'intérêt personnel. J'ai mis en scène Ganeo, « le vil coquin », trouvant un disciple digne de lui dans Leporinus, et lui enseignant la dernière conséquence de l'égoïsme, la lâcheté. C'est la doctrine de Ganeo qu'on a présentée comme la mienne. J'aurais prêché justement ce dont j'ai voulu inspirer le mépris ! C'est comme si l'on soutenait que les Spartiates montraient des esclaves ivres à leurs enfants, non pour les leur faire prendre en horreur, mais pour les engager à les imiter.

Je ne crains pas du lecteur qui me lira avec suite des appréciations aussi erronées. Si j'ai présenté de manière à donner le frisson, comme en un conte d'Edgar Poe, le cauchemar d'une nation sans idéal ; si j'ai fait vigoureusement sentir l'impossibilité absolue de déterminer l'homme à se dévouer, par des motifs tirés des calculs inférieurs de l'égoïsme et de la vanité, je ne regrette pas

les fortes couleurs que j'ai employées. Non; l'intérêt personnel n'inspire que la lâcheté; la vanité ne produit rien de solide. L'intérêt personnel et la vanité n'ont ni conseillé un progrès, ni supprimé un abus. On ne se sacrifie que par un acte de foi. Un acte de courage est un acte de foi au premier chef. La certitude de la récompense tuerait le mérite. Nous n'estimons ainsi la haute moralité que si elle a traversé le doute; nous ne voulons nous décider pour le bien qu'après nous être faits contre lui les avocats du mal. Nous consentons à nous soumettre à l'impératif du devoir, mais à condition qu'il soit bien entendu que nous voyons la faiblesse des arguments qui l'appuient. Là est le secret de l'empire qu'exerce sur nous la femme avec la simplicité de sa foi, son ignorance, sa naïveté d'affirmation. Elle voit au fond mieux que nous. Aucune mère n'a besoin d'un système de philosophie morale pour aimer son enfant. Aucune jeune fille de bonne race n'est chaste en

vertu d'une théorie. De même aucun homme courageux ne court à la mort mû par un raisonnement. Nous faisons le bien sans être sûrs qu'en le faisant nous ne sommes pas dupes; et, saurions-nous de science certaine que nous le sommes, nous ferions le bien tout de même. Ces milliers d'êtres que l'univers immole à ses fins marchent bravement à l'autel. Le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son jour, un héros.

Voilà comment il se fait qu'après tant de désillusions, l'appétit du bien, la soif d'une conscience de plus en plus étendue, ne s'éteignent jamais dans l'humanité. Antistius renaîtra éternellement pour échouer éternellement, et, en définitive, il se trouvera que la totalité de ses échecs vaudra une victoire. Laissez ce doux rêveur finir tristement, se renier lui-même, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien.

Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, ce qu'il a voulu se réalisera. A travers toutes ses déconvenues, le pauvre Liberalis s'obstinera également dans sa simplicité. Metius, l'aristocrate méchant et habile, qui se moque de l'humanité, sera confondu. Ganeo sera pardonné avant lui. Je crois, avec la sibylle, que la justice règnera, sinon sur cette planète, au moins dans l'univers, et que l'homme vertueux se trouvera finalement avoir été le bien inspiré.

Dans cette grande crise que l'avènement de l'esprit positif fait subir de nos jours aux croyances morales, j'ai défendu plutôt qu'amoindri la part de l'idéal. Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre et que l'infini craint le grand air. J'ai tout critiqué, et, quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu. J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité qu'en enveloppant ma pensée de

ces voiles hypocrites qui ne trompent personne. Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. Si nos raisons de croire aux réparations d'outre-tombe peuvent sembler frêles, celles d'autrefois étaient-elles beaucoup plus fortes? *Teste David cum Sibylla!* Des siècles ont cru à la résurrection sur le témoignage de David et de la sibylle. Vraiment, nos raisons valent bien celles-là.

Dans l'ordre social, comme dans l'ordre théologique, nous nous sommes posé la question : Qui sait si la vérité n'est pas triste? L'édifice de la société humaine porte sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince. Je n'ai jamais pu croire que, dans aucun ordre de choses, il fût mauvais d'y voir trop clair. Toute vérité est bonne à savoir. Car toute vérité clairement

sue rend fort ou prudent, deux choses également nécessaires à ceux que leur devoir, une ambition imprudente ou leur mauvais sort appellent à se mêler des affaires de cette pauvre humanité.

---

LE

# PRÊTRE DE NEMI

## PERSONNAGES :

ANTISTIUS, prêtre de Nemi.
METIUS, chef des patriciens.
LIBERALIS, chef de la bourgeoisie éclairée.
CETHEGUS, chef des démagogues.
TITIUS, VOLTINIUS, } citoyens d'Albe, modérés et sensés.
DOLABELLA, fanatique.
TERTIUS, organe d'un bon sens superficiel.
CARMENTA, sibylle.
SACRIFICULUS, GANEO, } ministres du temple et de l'antre de la Sibylle.
CASCA, LATRO, } sicaires.
HERDONIUS, vieillard.
VIRGINIUS, VIRGINIA, MATERNA, PORCIA, LEPORINUS, } gens qui viennent consulter l'oracle.
Bourgeois, hommes du peuple d'Albe.

La scène se passe à Albe la Longue et à Nemi, près de là.

**Pour éviter le soupçon de couleur locale, habille tous les personnages comme les personnages de Masaccio au Carmine de Florence, ou comme les Romains de Mantegna, aux *Eremitanti* de Padoue.**

# ACTE PREMIER

La scène se passe sur le rempart d'Albe la Longue, large terrassement couvert d'énormes chênes verts, sur la pente de la montagne. A l'horizon, on voit une petite colline couronnée de murs; c'est la *Roma Quadrata* du Palatin; à côté, une autre colline avec un temple : c'est le Capitole.

Le soleil va se coucher dans la mer, vers les *Ostia Tiberina*. Les habitants de la ville arrivent successivement par groupes sur le terre-plein pour respirer la fraîcheur.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

TITIUS, VOLTINIUS.

TITIUS.

Dire que cette infernale petite colline là-bas, à l'horizon, troublera le Latium, et, s'il fallait croire les oracles de Carmenta, peut-être le monde entier!

VOLTINIUS.

Laissons Carmenta et ses rêves. Ce qu'il y a

de sûr, c'est que ces bandits sont d'étranges gaillards, un mélange de malfaiteurs et d'hommes d'ordre, de juristes et de sacripants. Chaque jour avance leur œuvre. Non contents d'avoir battu Albe, leur mère, ils organisent leur cité d'une façon qui, en effet, ferait croire par moments qu'ils travaillent pour l'humanité. Dans cette bicoque, on parle de droit d'une manière absolue, comme si ceux qui l'habitent étaient chargés de donner un code au monde entier. Voyez, à côté des pans coupés du Palatin, sur la colline, s'élève un temple, et les échos fatidiques du Vatican ont dit que ce temple serait le centre du genre humain.

TITIUS.

Encore des oracles! Je n'y crois pas; mais cela est de peu de conséquence ; le monde y croit. Ce que je ne conçois pas, c'est que ces brigands, qui se sont mis en dehors des lois divines et humaines, ne se dévorent pas entre eux.

VOLTINIUS.

Oh! lieux communs de la politique banale! La division est une marque de vie et de force. L'ordre et la conservation dans le monde sont l'œuvre d'anarchistes repentants. Tout conservateur a pour ancêtre un bandit. Quand Hercule eut volé les bœufs de Cacus, il devint défenseur acharné de la propriété.

TITIUS.

Il est dur d'être vaincu par des parvenus.

VOLTINIUS.

Oui; mais, pour être vainqueur, il n'y a qu'à savoir attendre. La roue de la fortune tourne de telle façon, qu'on ne peut ni en accélérer ni en retarder le rythme. Maintenant, la revanche est impossible; la défaite est certaine. Nous sommes plus avancés, plus civilisés qu'eux. Les questions sociales existent plus pour nous que pour eux. La

perfection idéale des lois n'est pas la force; c'est le peuple censé arriéré qui est presque toujours le vainqueur. Une nation travaillée intérieurement par la maladie du progrès ne peut faire la guerre. Elle est comme un blessé qui a une cicatrice à la jambe. En temps ordinaire, cette cicatrice n'est rien. Mais, si le blessé doit faire un exercice violent (et la guerre est la grande épreuve du tempérament d'une nation), la cicatrice se rouvre et l'infériorité devient sensible.

Et puis, entre Rome et nous, la partie n'est pas égale. Nous jouons le tout pour le tout. Si Albe est encore une fois vaincue, elle cesse d'exister. Il n'en est pas ainsi de Rome. Ne pas jouer tout son avoir contre un partenaire qui n'engage qu'une partie de sa fortune, n'est-ce pas le principe élémentaire de tout jeu?

TITIUS.

Vous raisonnez comme si les hommes n'étaient pas des êtres passionnés et instinctifs. Attendre

est bien; mais souvent aussi l'on meurt d'attendre. Les bandits ont un parti dans le sein de notre ville. Entre ces remparts et la colline là-bas, il s'échange des signaux. Ces prétendus oracles de la Sibylle, annonçant que les destins du Latium s'accompliront par Rome, sont de journalières trahisons. Et comprenez-vous le rôle d'Antistius? C'est la base même de nos murs qu'il sape par ses innovations inopportunes.

VOLTINIUS.

Quand les prêtres se mettent à innover, gare! Ils vont jusqu'au bout. Mais, entre nous, il est permis de dire ce que nous pensons. On attribue trop d'importance à la religion; le peuple n'y croit pas tant qu'on se l'imagine. Cethegus et les siens sont bien plus dangereux. La guerre des classes est la fin de la patrie. Le peuple croit qu'une ville est un composé de maisons; il ne comprend pas qu'une ville est surtout faite par ses remparts. Les remparts d'une cité sont ses défenseurs,

ses institutions. Une démocratie sans famille et sans institutions est une ville ouverte. Ceux qui défendent et qui gardent une société ont droit à un privilège, car rien n'existerait sans eux.

TITIUS.

Au moins tandis que ladite société a des ennemis.

VOLTINIUS.

On a toujours des ennemis, hors de ces îles Atlantides, que je soupçonne de n'exister nulle part. La vie est une lutte contre des causes de destruction. Qui ne se défend pas bien est perdu.

Les groupes se forment sur le terre-plein; les conversations se croisent.

## SCÈNE II

GROUPE DE BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

L'être le plus dangereux est celui qui a faim. Quand l'individu arrivé au dernier degré de la

misère demande du travail, il est avantageux de lui en donner.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais la source du travail n'est pas infinie. Nos pères ont creusé à grands frais l'émissaire du lac, dont le besoin ne se faisait guère sentir; un oracle le voulait. Que faire maintenant?

PREMIER BOURGEOIS.

On a ouvert, l'an dernier, un fossé du côté du nord; on pourrait peut-être le combler.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Mais ce fossé a sa nécessité.

PREMIER BOURGEOIS.

Raison de plus; on le creuserait l'année prochaine de nouveau.

## SCÈNE III

GROUPE DE PETIT PEUPLE.

HOMME DU PEUPLE.

Quel siècle! On n'entend parler que de fléaux et de misères.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oui, il n'est bruit que de malheurs, de prodiges effrayants. La moisson sera perdue, cette année; la peste menace.

DOLABELLA.

Cela est tout simple. Diane n'a pas de vrai prêtre : elle se venge. Le temple est le centre des causes du monde. L'ordre du monde dépend de l'ordre des rites qu'on y observe. Les dieux sont comme les hommes, donnant, donnant... Quand Jupiter Latiaris était rassasié de victimes, Jupiter

gardait le Latium. Quand Diane avait le prêtre qu'elle aimait, Diane nous protégeait. Maintenant tous les usages sont changés. Le prêtre que nous avons n'est pas sérieux; il n'a pas tué son prédécesseur de sa main, ainsi que le veut la bonne coutume.

HOMME DU PEUPLE.

Et, avec cela, il n'a pas l'air d'un prêtre. Chacun doit être dans son rôle; le devoir du prêtre est de pratiquer les cérémonies que l'on a observées avant lui.

HERDONIUS.

Il est sûr que ce qui se passe aujourd'hui ne ressemble pas du tout à ce qui se passait autrefois. J'ai vu ces anciens prêtres. C'étaient de fameux scélérats; mais ils étaient légitimes, puisque la règle avait été observée. Je vous dirai que, depuis mon enfance, on m'a dit que le temple fut autrefois un asile, dont la loi était qu'il n'y pouvait tenir à la fois qu'un seul malfaiteur. Cela faisait de sin-

gulières candidatures. L'un chassait l'autre, qui ne se laissait pas faire volontiers. Le pauvre prêtre ne dormait pas; il se gardait et gardait ses gardes, de peur que l'un d'eux ne voulût être prêtre à son tour. Il n'avait le temps de penser à rien.

HOMME DU PEUPLE.

C'est ce qu'il faut pour un prêtre. Un prêtre n'a pas à penser.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Sûrement; mais ce qui est étrange, c'est que ce vieil ordre de choses soit devenu respectable.

AUTRE.

C'est ainsi. Le respectable, c'est l'usage qui le fait. Oh! comédie des choses humaines!... Mais le sage prend les choses telles qu'elles sont. Voyez Antistius; c'est le premier prêtre qui n'ait pas été un drôle de bas étage; eh bien, cela finira mal.

TITIUS.

Le premier qui supprime un usage, un abus, comme on dit, est toujours victime du service qu'il rend.

HOMME DU PEUPLE.

C'est de sa faute. Pourquoi se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas?

## SCÈNE IV

GROUPE D'ARISTOCRATES;

PUIS GENS DU PEUPLE.

METIUS.

Le peuple qui supporte plus de dix ans l'injure de son vainqueur est un peuple fini. L'injure est plus sanglante, quand elle vient d'une nation jeune, sans long passé, qui vous doit tout. Quoi! un ramas de bandits, de réfugiés, d'expulsés de toute sorte a pu salir la vieille gloire d'Albe

la Longue, et il y a des cœurs albains pour hésiter encore. Chaque jour nous enfonce dans le fossé de boue. On se divise en classes, parce qu'on ne combat pas l'ennemi commun. La haine de Rome est le criterium du bon Albain. Au fond, cette maudite bourgade est la révolution; je la hais. Je hais les parvenus, les tard venus, les ingrats. Ce temple qu'ils élèvent à Jupiter Capitolin, ils devraient l'élever à la Fortune des bandits.

LIBERALIS.

Voulez-vous faire revenir la destinée sur ses arrêts? Il faudrait alors rappeler de chez les Herniques ce simple et honnête Priscus, le dernier descendant de nos vieux rois.

METIUS.

Ce serait le mieux. Priscus est seul en possession incontestée du titre légitime des anciens souverains d'Albe. Il a peut-être le dépôt de notre future résurrection.

LIBERALIS.

Et si l'on rétablissait aussi les anciennes lois du roi Latinus?

METIUS.

On ferait bien.

LIBERALIS.

Pourquoi ne pas admettre que la société humaine peut être améliorée? Pourquoi ne pas admettre que même ces bandits de Rome ont du bon? Vous savez qu'ils se donnent pour mission d'abolir dans le monde les sacrifices humains. Qui peut les en blâmer?

METIUS.

Vous voilà donc atteint, vous aussi, des folies d'Antistius? La religion est un tout auquel on ne touche pas. Retrancher quelque chose à ces pratiques séculaires, c'est les détruire. Elles ne supportent pas la discussion. Dès qu'on raisonne sur

la religion, on est athée. Une république qui se porterait bien regarderait comme son premier devoir l'exil ou la mort d'Antistius.

LIBERALIS.

Pourquoi blâmer un homme si honnête, le premier prêtre sensé qu'il y ait jamais eu? N'est-ce pas grâce à lui que notre terrible sanctuaire du lac a perdu la plus grande partie de son horreur? Ce droit hideux de succession, il l'a aboli. Était-il rien de plus horrible? On nous ordonne le bien au nom des dieux, et on fait le mal pour les honorer. Il a voulu tirer son sacerdoce de la source la plus pure, de l'élection populaire.

DOLABELLA.

Allons donc! l'élection du peuple est nulle dans les choses religieuses. Le peuple ne dispose pas des *sacra*. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de prêtre de Nemi.

LIBERALIS.

Tant mieux, si, par essence, ce prêtre ne pouvait être qu'un affreux meurtrier.

METIUS.

C'était le rite établi. Ce n'était pas plus absurde qu'autre chose. Cette vieille coutume était comme toutes les vieilles coutumes. Cela plonge si profond, qu'on n'en voit pas les racines; cela monte si haut, que l'œil n'en atteint pas le sommet. La vieille coutume, c'est l'oracle obscur, à la fois absurde et divin. Ces énigmes antiques ont toutes leur profonde sagesse. Il faut pour les fonctions divines et humaines des désignations claires. Le moindre doute énerve; le doute, c'est le mal. Si la sélection des hommes se faisait d'après le mérite, qui déciderait du mérite? Le sort est souvent plus éclairé que le suffrage; mais il en résulte des fraudes, des compétitions, des guerres civiles. Au contraire, tuer celui qu'on remplace, voilà qui est clair, fa-

cile à constater; cela rend toute compétition impossible. Après tout, quoi de plus conforme à la loi générale du monde? La somme des jouissances est limitée; celui qui jouit tue celui qui ne jouit pas. On assassine toujours celui dont on hérite. Il est bon que l'ambitieux trouve devant lui quelque justice; cette justice, c'est qu'on se serve avec lui de la mesure qui lui a servi pour les autres. Après tout, nul n'est forcé de courir ces candidatures périlleuses. Qui fait appel à la violence ne clôt pas l'ère de la violence. On est renversé par la force au moyen de laquelle on a renversé les autres. Tout cela est assez conforme à l'équité singulièrement boiteuse qui préside aux destinées de cet univers.

LIBERALIS.

Mais ne faut-il pas savoir gré à celui qui, au nom de l'inspiration du bien, proteste contre la loi féroce léguée par la barbarie, ou, si vous voulez, par les fatales nécessités des temps primitifs?

HERDONIUS.

J'étais présent à la scène par laquelle Antistius mit fin à cette tradition de sang et d'horreurs. Le vieux prêtre Tetricus, voyant les goûts de réforme dont le jeune Antistius faisait montre en toute occasion, l'avait mis sur la liste des victimes dévolues à Jupiter Latiaris. Antistius résista les armes à la main (moi, je trouve qu'il eut raison), battit les pourvoyeurs de victimes, prit d'assaut le temple, mit l'épée à la gorge de Tetricus. J'étais là; j'ai tout vu. Il n'avait qu'à enfoncer la pointe de la largeur de deux doigts, il était prêtre légitime. Il ne voulut pas. « Vis, dit-il, vieux prêtre infâme; c'est en te pardonnant que je veux supprimer ton rite sanglant. » Tetricus mourut de rage quelque temps après, et le peuple mit en sa place Antistius.

HOMME DU PEUPLE.

Ah! le digne homme! cela ne lui servira

pas de grand'chose. Il n'a pas tué. Rien ne vaut la désignation du sort, selon les règles reçues. La légitimité est le pôle de la religion. Le mérite importe peu. Le signe extérieur est tout.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oui, Antistius est un excellent homme ; mais tout ira mal tant qu'il sera prêtre de Nemi.

AUTRE.

Vit-on jamais, en effet, un prêtre de cette espèce? Il rêve, il a l'air de prier de cœur. Les dieux n'entendent pas le cœur ; les dieux ne tiennent compte que de la bouche et des formules établies. Je me demande si Antistius les prend au sérieux.

AUTRE.

Ah! voilà la question. Croit-il? On dit qu'il fait faire les basses prières par Sacrificulus, son acolyte. Sacrificulus a bien l'air d'être chargé de croire pour lui.

AUTRE.

C'est pour cela que le monde croule.

METIUS.

Ce brave homme n'a pas tort. Le prêtre n'est chargé que de la formule. La formule est pour la bouche, non pour le cœur. Il y a ici une confusion ridicule. Antistius veut faire servir la religion au progrès de l'humanité, au bonheur des hommes, à ce que le train du monde soit plus juste, et autres chimères du même genre. Cela est absurde. La religion ne concerne que le culte dû aux dieux. La politique ne la maintient que pour cela.

AUTRE.

C'est vrai; il ne faut pas regarder de trop près à la religion. Les formules, analysées à la rigueur, ne signifient rien.

AUTRE.

Moi, je suis pour qu'on fasse aux dieux leur

part, mais pas trop grande. Je suis pour la religion, mais limitée. Le prêtre devant l'autel; le reste, il n'a rien à y voir. Les dieux sont quelque chose; mais il n'y a que les esprits exagérés qui soutiennent qu'ils soient tout. Moi, je suis un modéré; je fuis les extrémités.

## SCÈNE V

SACRIFICULUS entre effaré.

SACRIFICULUS.

Un nouvel oracle de Carmenta!

VOIX DIVERSES.

Dis-le; dis-le vite!

SACRIFICULUS, d'un air solennel.

Par Rome, la langue du Latium deviendra la langue de l'univers.

Rires dans certains groupes.

UNE VOIX.

Toujours la même chanson! Toujours Rome, Rome! Qu'elle aille donc à Rome avec eux.

VOLTINIUS.

Cette femme est folle. J'ai toujours dit qu'on aurait dû la marier jeune.

UNE VOIX.

Voyez quelle farce, je vous prie. La langue du Latium, qui cesse d'être parlée à trois lieues d'ici, serait parlée jusqu'à l'Euphrate et au delà des colonnes d'Hercule! Allons donc!

AUTRE.

Et, d'ailleurs, que nous importe? Comment s'intéresser à des gens qui vivront dans cinq cents ans?

AUTRE.

Elle parle aussi quelquefois d'une religion qui

viendrait de l'Orient, où l'homme pieux serait celui qui briserait les images des dieux et où l'on servirait le divin par de bonnes actions et de bonnes pensées.

AUTRE.

C'est un chaos que la tête de cette pauvre femme, un monde renversé. Quand on se met à accoupler ainsi les antithèses, à entasser les impossibilités, il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Autant dire tout de suite que le blanc, c'est le noir, et que le beau, c'est l'horrible.

VOIX DIVERSES.

C'est clair !

## SCÈNE VI

CETHEGUS entre. Mouvements divers

GENS DU PEUPLE.

Tout va mal, tout va mal.

CETHEGUS.

Oui, tout va mal, et il serait pourtant facile que tout allât bien. Les aristocrates sont des égoïstes bouffis d'orgueil, des sangsues qui épuisent le peuple. Que leur importe, quand leurs greniers sont pleins, que le peuple meure de faim? Ce qu'ils appellent des principes, ce sont tout simplement des secrets transmis héréditairement pour opprimer les vrais citoyens. Ils nous entraînent à la guerre pour se donner de l'importance et avoir l'occasion de nous commander, puis pour s'imposer à nous au nom de prétendus services rendus. Le mal serait fini le jour où chaque soldat, avant

de marcher à l'ennemi, tuerait son chef, au nom de l'égalité. Puis on se partagerait les terres, et l'on serait heureux, car il n'y aurait plus ni petits ni grands.

UN CITOYEN.

Comme il a raison! La guerre est la source du privilège des grands et l'origine de tous les maux du peuple. La guerre n'a lieu que parce qu'il y a des hommes de guerre, qui y trouvent leur profit. L'aptitude militaire est, entre les vanités des aristocrates, une de celles qui servent le plus à entretenir le préjugé de leur supériorité.

AUTRE.

C'est vrai. Le courage est un luxe; il faudrait le frapper d'un impôt comme tous les objets somptuaires.

AUTRE.

J'ai souvent pensé, en effet, que la vertu devrait être taxée, et qu'on devrait imposer les

gens pour ce qu'ils font de bien. C'est un plaisir, après tout, qu'ils se donnent.

AUTRE.

Très sensé, ce qu'il dit. La vertu et le courage sont des inutilités, des abus, une usurpation des aristocrates. Quand chacun aura son champ, il saura bien le défendre. C'est comme la bienfaisance : il y a des gens que cela amuse de l'exercer ; il faudrait qu'ils payassent pour cela.

TITIUS, qui a tout entendu.

A part). Cela fait frémir. La société repose sur des vérités trop fines pour que le peuple puisse les voir. Quoi de plus clair en apparence que ce raisonnement du laboureur : « Ce champ, je l'ai hersé et semé, donc le blé qu'il produira doit être tout à moi. » Et pourtant, rien de plus faux. Le champ est avant tout à celui qui le défend. Or le laboureur ne peut pas défendre son champ. L'homme armé qui le défend en est le vrai propriétaire ; car,

sans l'homme armé, l'ennemi viendrait et prendrait le champ. Ce que le peuple comprend le moins, c'est que l'homme isolé ne peut rien contre la force militairement organisée.

CETHEGUS.

Oui, l'homme de guerre, c'est notre maître, et notre maître est notre ennemi. Or la bataille, les blessures et la mort sont pour nous ; la gloire est pour lui. Pas si bêtes ! La clientèle, le patronat sont une forme de l'esclavage. L'esclave n'a pas à se battre pour une ville dont il ne fait point partie. On parle de revanche à prendre des défaites qu'Albe a subies il y a dix ans. Pour moi, je ne me suis jamais senti vaincu. Ces murs qu'on voit chaque jour s'élever à l'horizon, et qui tourmentent si fort nos aristocrates, que nous importent-ils ? Les ennemis de nos ennemis sont après tout nos amis. Certes, l'orgueil des victorieux est difficile à supporter. Mais moins dur est le

dédain d'un étranger que le dédain d'un concitoyen.

LIBERALIS.

Ne vois-tu pas, Cethegus, que tes principes détruisent en ce peuple tout sentiment de la patrie? Tu as pourtant un cœur albain; tremble! Sers avec nous la cause de la liberté, du progrès. N'es-tu pas touché du beau caractère d'Antistius?

CETHEGUS.

Non, Antistius est un aristocrate comme un autre. De quoi s'occupe-t-il? Quelle bonne pensée pour le peuple inspire-t-il à sa Carmenta? Voyez-moi sa dernière billevesée : « La langue du Latium s'étendra jusqu'au bout du monde! » Encore une doctrine, celle-là, qui fera tuer des milliers d'hommes! A quoi sert-il, quand nos os seront couchés sous terre, que notre langue soit parlée dans le monde entier? Civiliser le monde; allons donc! Fonder le droit, beau plaisir! Si le droit nouveau

doit rapporter au monde autant de bénéfice qu'à nous, c'est-à-dire la joie de crever de faim et d'être vilipendés par les patriciens, nous lui en faisons bien notre compliment.

LIBERALIS.

Mais Antistius est en train de créer une religion plus pure que celle que l'humanité a connue jusqu'ici.

CETHEGUS.

Oh ! que nous importe ! Tous les prêtres se valent. Chenilles ou papillons, c'est toujours la même bête.

LIBERALIS.

Le peuple tient à la religion. Comment, toi qui veux le bien du peuple, repousses-tu le prêtre libéral, qui veut améliorer la religion ?

CETHEGUS.

Fi donc ! Le peuple ne tient à la religion que

parce que les nobles l'y enchaînent. Dès qu'on ne lui imposera plus les *sacra*, il se moquera des *sacra*.

LIBERALIS.

Mais la morale, le bien, la vertu?.....

CETHEGUS.

Ces mots-là sont encore des restes de prêtrerie. Quand nous serons les maîtres, ce sera bien autre chose. Dieux et prêtres, ces vieux tyrans seront chassés les derniers, mais ils seront chassés à leur tour. Antistius est un nigaud. Il n'est pas de son siècle. Il est, à la fois, en avant et en arrière du temps; mauvaise situation!

UN CITOYEN.

Pauvre Antistius!

AUTRE CITOYEN.

Il est perdu; les aristocrates et le peuple sont contre lui.

VOLTINIUS.

Son plus grand crime, c'est Carmenta. Les insanités dont cette fille ne cesse d'accoucher finiront par tout perdre. Elle ressuscite je ne sais quels vieux oracles ridicules. Le rêve politique est ce qu'il y a de plus funeste. Le parti qui rêve des destinées transcendantes pour sa patrie est le pire ennemi de sa patrie.

TERTIUS.

Oui; le terre à terre, voilà ce qui fait qu'un pouvoir ne tombe jamais. La faculté capitale de l'homme d'État est l'intelligence, qui lui fait distinguer ce qui peut et ce qui ne saurait arriver. Pour moi, je ne déteste rien tant que l'imagination. J'ai coutume, pour me mettre en garde contre les impostures, de choisir, entre les rêveries des prétendus illuminés, deux ou trois choses bien évidentes, dont l'impossibilité soit claire comme le jour. Puis je me dis : *Ab uno disce omnes.* Ce que vati-

cine, par exemple, cette folle Carmenta d'un temps où tout le monde parlera latin, et d'une religion de prétendue justice, qui viendra d'Orient... Cela ne suffit-il pas pour juger du reste? Voilà ce qui fait que, seul entre tous les hommes d'État, je ne me suis jamais trompé; c'est que j'ai du bon sens; je n'ai jamais été dupe d'aucune chimère.

BOURGEOIS.

C'est bien dit. Ce Tertius est un homme qui ne marche qu'avec les bottes en cuir de buffle de la modération et du bon sens.

AUTRE BOURGEOIS.

Et avec cela un patriote!... Il nie absolument les destinées de Rome; il admet tout ce qui est honorable pour Albe; il ne veut rien savoir qui ne soit authentiquement albain.

AUTRE BOURGEOIS.

A la bonne heure! Pour moi, le principal grief que j'ai contre Antistius et contre Carmenta, c'est

qu'ils se montrent toujours favorables à Rome. Il ne faut pas être juste pour l'ennemi.

LIBERALIS.

Il faut au moins être juste pour les siens. Qui sait si l'esprit du Latium n'est pas en Carmenta ? Il semble souvent qu'elle est la voix de cette terre. Je ne l'écoute jamais sans trembler. Même son oracle : « La langue du Latium sera un jour la langue du monde », eh bien !... Qui sait ? Le champ du possible est plus vaste que ne le croient vos esprits étroits.

Éclats de rire.

TOUS.

A d'autres, par exemple. Il y a des centaines de langues au monde. Les peuples renonceraient à leur langue pour prendre la nôtre ?... Ah ! ah ! ah !...

BOURGEOIS.

Et ces belles choses-là, c'est Rome, n'est-ce pas, qui les réalisera ?

TOUS.

Fi donc! Oh! la traîtresse!

La nuit tombe. — Les citoyens d'Albe quittent peu à peu la terrasse, qui devient déserte. — Voltinius et Titius restent seuls.

VOLTINIUS.

Je vous le dis : une cité est perdue quand elle s'occupe d'autre chose que de la question patriotique. Questions sociales, questions religieuses sont autant de saignées faites à la force vive de la patrie.

TITIUS.

Oui, on meurt par le fait de trop vivre, comme par le fait de ne pas vivre assez.

VOLTINIUS.

Albe, je crois, mourra par le gâchis.

TITIUS.

On va bien loin avec cette maladie.

# ACTE II

La scène se passe au temple de Nemi, bâti sur un rocher surplombant le lac. Dans le flanc du rocher, trou béant par lequel se rendent les oracles. Alentour, épais bois sacré.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

GANEO, SACRIFICULUS, ASSIS SUR LES MARCHES.

SACRIFICULUS.

Ganeo, n'as-tu pas remarqué que les goûts des dieux changent selon les goûts des prêtres? Sais-tu que notre redoutable déesse s'adoucit étrangement avec Antistius? Autrefois, plus c'était horrible et sanglant, plus c'était pieux; maintenant, notre sévère Diane devient femme, elle veut que son temple soit propre comme un gynécée. J'o-

béis ; mais n'es-tu pas frappé de voir combien le nombre des sacrifices diminue?

GANEO.

Je crois bien. Les dieux qu'on cesse de craindre tombent en discrédit. Il ne faut pas changer de genre. Diane n'est pas une de ces déesses qu'on honore par des jeux et des ris. Quelle idée d'en faire une Vénus ? Et puis ne nous a-t-on pas toujours dit que le sacrifice est la base du monde, que, quand le sacrifice languit, tout va mal?

## SCÈNE II

ANTISTIUS, sortant de la cella.

Lavez, lavez ces traces sanglantes. Loin d'ici ces restes hideux. Les parties saines des viandes, donnez-les aux pauvres. Écartons, je vous prie, l'idée abominable que la Divinité se plaît aux détails d'un abattoir. Entretenez une lampe dans le

sanctuaire. Les ténèbres inspirent l'horreur. La lampe est le symbole de la religion du cœur, qui vit toujours.

Des groupes de pauvres se montrent. Sacrificulus et Ganeo veulent les chasser.

Approchez, approchez. Ce qui est offert aux dieux est à vous. Le vrai sacrifice est ce que l'homme prend sur ce qui lui appartient pour le donner à ceux qui manquent.

GANEO, à Sacrificulus.

Que dis-tu de tout cela? As-tu jamais entendu de pareilles idées?

SACRIFICULUS.

Ma foi, non! Il paraît que maintenant il faut recevoir avec égards toute cette canaille que nous avions ordre autrefois de chasser.

GANEO.

Voilà comme tout change! Nouvelle clientèle pour des dieux nouveaux.

ANTISTIUS, resté seul sur le péristyle du temple.

Non, la Divinité ne peut se plaire à l'injustice et au crime. L'erreur de l'homme ne saurait prévaloir contre la vérité des choses. Les dieux passionnés, avides, égoïstes, méchants, n'existent pas. Ces dieux qu'on apaise, qu'on gagne par des présents, non par la bonté et la vertu, devraient être supprimés, s'ils existaient. Le meilleur hommage à rendre à cette Diane sombre et cruelle, c'est de la nier. Ombrage chaste et froid de nos forêts, toi, tu existes et je t'aime. Mais qu'un génie méchant et sanguinaire habite sous cette adorable chevelure d'arbres aussi vieux que le monde, qui pourrissent et renaissent d'eux-mêmes sur les bords de la belle coupe de ce lac, je ne le croirai jamais. Le frisson que j'éprouve sous ces voûtes saintes n'est pas celui de la peur; c'est celui de l'amour. Je ne vois place nulle part en la nature pour le frisson de la peur. La nature terrifiait nos pères, car ils ne la connaissaient pas. A nous, elle

apparaît bonne, souriante, pourvu que l'homme, par sa sagesse, sache la diriger et user sobrement de ses dons.

Les dieux sont une injure à Dieu. Être suprême qui vivifies tout et contiens tout, je m'incline devant toi. Les sombres flots du lac de Nemi te célèbrent. Or qu'es-tu? La raison même du monde et l'amour. Quand on commande en ton nom la haine et la mort, on te blasphème. Tu es le père des êtres; en toi tous les êtres sont frères. Je me sens ton vrai prêtre, quand je prêche aux hommes la fraternité et l'amour.

Loin, par conséquent, d'être apostat à la mission séculaire des prêtres latins, je suis sûr d'y être fidèle et de la continuer. Vieux pères, je vous respecte et vous approuve. Vous avez fait, en votre siècle de fer, ce qui se pouvait et se devait faire. Tout en enseignant l'erreur, jamais vous n'avez menti. C'est nous qui mentirions, si nous enseignions ce que nous savons faux et funeste. Vous fûtes en votre temps les zélateurs du vrai et du

bien. Ce que vous fûtes, nous le sommes. Sainte tradition du passé, combats avec ceux qui te contredisent. Voix secrète de la terre vaticane, parle-moi comme tu parlas aux hommes du passé.

Les dieux sont une injure à Dieu. Dieu sera, à son tour, une injure au divin. Les dieux sont capricieux, égoïstes, bornés. Le Dieu unique qui les absorbera sera trop souvent capricieux, égoïste, borné. On tue des hommes pour les dieux particuliers, nés du malentendu et du contresens. On tuera des hommes pour le Dieu unique, sorti d'une première application de la raison. L'action particulière que le vulgaire attribue aux dieux, une théologie prétendue éclairée l'attribuera plus tard à Dieu. Non, non; Dieu n'agit pas plus que les dieux par des volontés particulières. Le prier est inutile. Homme aveugle, tu te figures la Divinité comme un juge qu'on corrompt ou qu'on gagne en l'importunant. Tu t'imagines que la raison éternelle se laissera prendre à tes supplications. Mais ces supplications, si Dieu pouvait les entendre,

son premier devoir serait de t'en punir, comme le premier devoir d'un juge est d'expulser de chez lui le plaideur qui vient, par des sollicitations ou des présents, le gagner à sa cause. Tais-toi, vil intéressé. Adore l'ordre éternel, et tâche d'y conformer ta vie.

Toujours plus haut! toujours plus haut! Coupe sacrée de Nemi, tu auras éternellement des adorateurs. Mais maintenant on te souille par le sang; un jour, l'homme ne mêlera à tes flots sombres que ses larmes. Les larmes, voilà le sacrifice éternel, la libation sainte, l'eau du cœur. Joie infinie! Oh! qu'il est doux de pleurer!

Un bruit extérieur se fait entendre.

## SCÈNE III

GANEO.

C'est pour avertir Ta Sainteté que les Herniques envoient une théorie chargée d'offrir à la déesse un sacrifice solennel.

La théorie entre, suivie de prisonniers, les bras liés aux épaules, destinés au sacrifice.

LE CHEF DE LA THÉORIE.

Prêtre de la déesse redoutable, à la suite de grands fléaux qui ravagent notre pays, un oracle auquel nos pères ont toujours obéi nous a ordonné de sacrifier cinq hommes à la déesse de ce lac terrible. Nous t'amenons les cinq hommes ; les voici : ils sont beaux, bons et forts, tels en un mot qu'on a coutume de les offrir aux dieux. Frappe-les ou ordonne qu'on les précipite dans le gouffre sanglant.

ANTISTIUS.

Maudit soit l'oracle qui vous inspire de tels vœux! Comment pouvez-vous croire qu'il y ait une divinité assez perverse pour prendre plaisir au sang de malheureux égorgés?

LE CHEF DE LA THÉORIE.

Que dis-tu? Nos pères ont toujours obéi à cet oracle. Cet oracle et notre dépendance du temple de Nemi constituent notre lien avec la confédération latine. Veux-tu donc que nous nous jetions dans la clientèle des Volsques? C'est à choisir. (Montrant les victimes.) Ces gens-là sont contents de mourir. Fais ton office.

ANTISTIUS.

Jamais! Pauvres victimes, vouées à la mort par un préjugé coupable, vivez, et soyez désormais les fidèles du seul culte véritable, celui de la justice et de la raison.

Il les fait délier.

LES PRISONNIERS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... Nous nous tenions déjà pour morts... Nous croyions que la déesse nous voulait... Étrange discours que le sien !... Qu'est-ce que la justice ?... Voilà un prêtre d'un genre nouveau !...

On les emmène hors du temple.

GANEO, aux chefs de la théorie.

Nous avions oublié de vous dire que, depuis quelque temps, les rites de ce temple sont tout changés. Mais Sacrificulus et moi, nous continuons les bonnes pratiques, et cela revient au même.

Ils font quelques pas. Sacrificulus et Ganeo ouvrent une porte donnant sur un gouffre ; le lac est au fond. L'œil, en y plongeant, aperçoit des cadavres accrochés au rocher et des jets de sang de toutes parts. Au fond, ossements amoncelés.

Aidés par les chefs de la théorie, Sacrificulus et Ganeo jettent les cinq prisonniers dans l'abîme.

GANEO, fermant la porte.

En voilà cinq qui ne serviront pas de recrues à l'armée de la justice et de la raison que rêve

Antistius. Ajoutez qu'ils n'avaient pas l'air de lui être trop reconnaissants. A quoi pense-t-il ?

LE CHEF DE LA THÉORIE.

C'est un sot. Le plus triste rôle du monde est de délivrer des victimes. Les victimes sont les premières à se tourner contre vous. — Du reste, la façon dont on est reçu dans ce temple n'invite pas à y revenir. Nous irons désormais chez les Volsques, qui ont des mystères aussi redoutables que celui-ci. C'est un peuple sérieux et conservateur, celui-là.

Ils s'en vont.

## SCÈNE IV

GANEO.

Prêtre, une pauvre femme veut te parler pour son fils malade.

MATERNA.

Oui, prêtre. Je ferai tout ce qu'il faut. Je paye-

rai tout ce qu'on doit pour que mon fils, mon soutien, mon espoir unique, soit sauvé.

ANTISTIUS.

Garde tes offrandes, ou partage-les avec de plus pauvres que toi. Oses-tu croire que la Divinité dérange l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire?

MATERNA, étonnée.

Quoi, tu ne veux pas sauver mon fils. Méchant homme!... Mon fils mourra, et tu en seras la cause. A quoi bon avoir le temple le plus excellent du monde, avec de tels prêtres pour le servir? (Elle sort).

Entrent Virginius et Virginia.

VIRGINIA.

Prêtre, en gardant nos troupeaux côte à côte sur les penchants du Lucrétile, nous nous sommes pris d'amour l'un pour l'autre. Tous deux nous éprouvons l'amour pour la première fois; nous

nous apportons l'un à l'autre un duvet que nul contact n'a pollué; or nous avons entendu dire que la déesse de ce temple, vierge obstinée, aime les vierges. Nous lui apportons pour offrande ces deux colombes. En les lui offrant, veuille bien, ô prêtre, obtenir quelque augure favorable à notre union.

ANTISTIUS.

Enfants, enfants, c'est pour vous que ce temple a été fait; entrez jusqu'au fond du sanctuaire. Ouvrez la cage de ces oiseaux, et donnez-leur la liberté. Vous apportez à la déesse le seul sacrifice qui lui plaise, un cœur pur.

*Ils s'appuient sur une ouverture qui domine le lac.*

Sacrés enchantements de la nature, amour qui les résumes tous, vous êtes la voix infaillible, la preuve qui ne trompe pas. Oui, c'est un dieu caché que celui qu'il faut croire. Honte à qui sourit de ces mystères! Honte à qui tient pour impur l'acte suprême où l'homme le plus vulgaire et le

plus coupable arrive à être jugé digne de continuer l'esprit de l'humanité. O mère des Énéades, volupté des hommes et des dieux, couve ces deux œufs de cygne, ces deux enfants qui se sont réservé leurs premiers baisers; accorde-leur de compter pour un anneau dans la grande chaîne du peuple latin, qui un jour embrassera le monde. Aimez-vous, enfants; soyez-vous fidèles jusqu'à la mort.

VIRGINIUS.

Oh! le bon prêtre! Celui-là sera sûrement notre prêtre pour toujours. Si tous les prêtres étaient ainsi, ce seraient des pères, des directeurs pour l'humanité.

## SCÈNE V

Arrive une députation des Æquicoles. On l'introduit.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION.

Prêtre redouté, la nation des Æquicoles, profondément divisée et ne sachant plus où est la jus-

tice, a consulté son oracle, et telle est la grande réputation de sagesse des prêtres de ce temple, que l'oracle nous a dit de venir te trouver. Il s'agit de donner une nouvelle constitution aux Æquicoles. Toutes les victimes nécessaires pour obtenir l'assistance de la divinité, nous les fournirons. Agis, prêtre, selon tes rites; nous appartenons, quoique séparés depuis longtemps, à l'ancienne confédération des Latins, et ce temple redoutable est le lien qui nous rattache encore à eux.

ANTISTIUS.

La multitude des victimes ne donne pas la sagesse à la nation qui ne trouve pas la sagesse en ses entrailles. Consultez l'esprit des pères, pratiquez la justice, respectez les droits des hommes, faites régner comme Dieu suprême la vertu et la raison.

LE CHEF.

Permets-nous de te faire observer, prêtre, que l'intervention des dieux était inutile pour nous

apprendre cela. S'il ne s'agit que de raison, le sens commun des hommes suffit. Nous avons aussi des sages parmi nous. Mais l'autorité vient des dieux et des sacrifices établis. Déploie donc tes plus grands rites; veux-tu des animaux? veux-tu des hommes? Plus tu demanderas, plus on te saura gré; plus cela fera de l'effet. Allons!... voilà la première fois que nous voyons un prêtre ne pas pousser au sacrifice.

ANTISTIUS.

Vous voulez inaugurer le règne de la justice, et vous débutez par le crime. A la tête de votre constitution, vous écrivez le mensonge. Non, allez ailleurs, le mensonge ne s'enseigne point ici.

LES CHEFS.

Nous ne comprenons pas ton langage. Ce sanctuaire de Nemi, que nous avons vu si florissant n'existe donc plus?... Ce sanctuaire était la force du Latium. C'en est fait de la confédération des

Latins, à moins que le Capitole n'en devienne le centre nouveau.

Ils se retirent.

## SCÈNE VI

ANTISTIUS, seul dans le temple.

Voilà ce que l'on gagne à servir la justice et la raison. Même ceux qu'on délivre vous renient. Ces malheureux dont je coupais les liens de mort m'en voulaient presque. Vaut-il vraiment la peine de se dévouer pour une engeance vile, dévolue fatalement au mensonge? Il est clair que je me perds. Oh! si c'était au profit de quelqu'un ou de quelque chose!... Mais je ne vois devant moi qu'une terre ingrate et un ciel morne. O foi, espérance, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Erreurs, chimères du passé, quand d'abord je vous dis adieu, ce fut sans regret. Le sentiment de la délivrance ne laissait place en moi à aucun autre sentiment. Le vide à côté de vous me parais-

sait la vie. Puis j'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites. Il exige un dieu pour lui tout seul. Il s'adjuge l'infini. Il veut pouvoir dire « mon Dieu », se créer un aparté, un univers à deux, où il établit un colloque avec l'absolu de pair à compagnon. Il veut s'entretenir avec l'idéal. comme si l'idéal était quelqu'un; il veut lui demander ceci, le remercier de cela, croire qu'il y a un être suprême qui s'occupe de lui. Oh! si un jour les imaginations divines changeaient de direction; si les fables que l'on raconte dans les temples prenaient la forme d'une vie humaine censée traverser le monde en faisant le bien, comme on raffolerait de ce jeune dieu! L'humanité veut un Dieu à la fois fini et infini, réel et idéal; elle aime l'idéal; mais elle veut que l'idéal soit personnifié; elle veut un Dieu-homme. Elle se satisfera. Innombrables rires des mers, vous n'êtes rien auprès des flots de rêves entassés que l'humanité traversera avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison.

Je ne suis bien que seul; la pauvre Carmenta

ne compte pas. Heureux qui vivrait dans le lit d'un torrent, servi par un corbeau, chargé de lui apporter son pain de tous les jours! La vulgarité des hommes fait de la solitude morale le lot obligé de celui qui les dépasse par le génie ou par le cœur. Ne serait-il pas mieux de les laisser suivre leur sort et de les abandonner aux erreurs qu'ils aiment? Mais non. Il y a la raison, et la raison n'existe pas sans les hommes. L'ami de la raison doit aimer l'humanité, puisque la raison ne se réalise que par l'humanité. Il faut donc se composer un petit monde divin à soi, se tailler un vêtement dans l'infini; il faut pouvoir dire « mon infini », comme les simples disent « mon Dieu ». Virginius et Virginia le font bien. Pauvres enfants! Ce sont eux peut-être qui réalisent le mieux par l'amour le difficile problème de s'approprier Dieu.

O univers, ô raison des choses, je sens qu'en cherchant le bien et le vrai, je travaille pour toi!

**Un bruit léger se fait entendre. C'est le signe qui annonce l'approche de Carmenta.**

## SCÈNE VII

Entre Carmenta, portant un vêtement noir serré à la taille, rappelant pour la coupe les robes des Vertus de François d'Assise, dans le tableau de Sano di Pietro. Énorme chevelure noire, à trois étages, retenue par des bandelettes rouges.

CARMENTA.

Voici ta pauvre fille, traînant, dans les couloirs de ce temple maudit, son imposture et ses vingt-deux ans, vieille par ses vêtements noirs et ses voiles. Regarde pourtant ses petits yeux tendres, étoiles noyées en des paupières perdues sous des orbites épais. Mon sort est-il donc toujours attaché à des vœux que je n'ai pas prononcés? Toi qui es sage d'une sagesse sans réserve, toi qui délivres les hommes des fardeaux que le passé leur impose, n'auras-tu pas aussi une heure de pitié pour moi? Dis que la sibylle est une femme comme une autre, ordonne-lui d'être mère; permets-moi d'attacher quelques fleurs à mon sein, de tresser

ces lourds cheveux. Tu sauras bien, par ta raison, dire ce que tu me fais dire, rendre évidentes à tous ces vérités qui sauvent les peuples.

ANTISTIUS.

Ma fille, chacun est rivé à son devoir, et il ne faut pas dire : « Mon sort est dur ; ma part est lourde. » L'œuvre de l'humanité exige la subordination, le sacrifice. Dans la bataille, on ne dit pas à son voisin : « Ma place est trop périlleuse ; viens la prendre. » On meurt là où l'on est mis par le sort.

CARMENTA.

Ainsi, seules nous serons exceptées de ta loi d'amour. Tu délivres tous les enchaînés, excepté nous.

ANTISTIUS.

On ne délivre personne du devoir. Aucune révolution ne soustraira l'homme à l'obligation de se sacrifier pour les fins de l'univers. Un vœu frivole tombe avec son objet même. Mais un vœu fait à

la patrie, à l'honneur, au devoir, ne saurait être caduc. Vouée par ta naissance illustre aux fonctions constitutives de la société latine, tu te dois à ces fonctions. Les dieux à qui tu as faits tes vœux n'existent peut-être pas ; mais le divin existe ; tu lui appartiens. Que dirait-on le jour où la vierge sacrée du Latium passerait à la destinée commune et perdrait son auréole de virginité. Moi qui suis prêtre, je le suis pour toujours. J'ai le droit, j'ai le devoir même de faire faire à la religion tous les progrès qui sont possibles sans la détruire. Mais je ne dois pas cesser d'être prêtre. On ne verra pas Antistius dans un autre rôle que celui de maître des choses sacrées. Ni toi, sibylle, on ne doit te voir profanée. Les nécessités de la patrie ont fait de toi une folle. Ceux qui savent ne s'arrêtent pas à ta feinte folie. L'être consacré aux dieux est inguérissable. Ta beauté aurait pu inspirer l'amour ; tant pis ! il faudra que tu goûtes la mort sans avoir inspiré d'autre sentiment que celui de la terreur.

CARMENTA.

O masque insupportable! Pardonne si je veux quelquefois goûter la vie, la réalité. Je mourrais bien volontiers pour la vérité que tu enseignes; mais comment se fait-il que toi, si consciencieux, si véridique, tu me fasses mentir?

ANTISTIUS.

Non, non. Je ne t'ai jamais fait dire que la vérité. Le monde est conduit par les prophètes, par ceux qui savent voir les effets dans les causes. La sibylle n'a jamais menti; elle ne s'est jamais trompée. La sibylle est la voix du Latium, le guide de la race latine, la révélatrice de ses destinées. Or chaque race crée sa destinée; en la créant, elle la voit et l'affirme. Le fort ne se trompe pas en affirmant sa force, ni le clairvoyant en affirmant qu'il voit clair.

Contemple là-bas, par-dessus les bords de la coupe du lac, le port d'Antium et tout ce monde que

baigne la mer. La barque des Phéniciens nous apporte des jouets ; les trirèmes helléniques quelque chose de meilleur. Mais la force, d'où viendra-t-elle? Qui donnera à ces efforts désordonnés du monde vers le bien une hache et une épée? Oui, je crois à ma race. L'Italie, un jour, sera latine, et le monde obéira à l'Italie.

CARMENTA.

Quand cela arrivera, je serai oubliée. Personne ne se souviendra de la pauvre Carmenta.

ANTISTIUS.

Sûrement. Tu voudrais donc que le prophète fût immortel, comme son oracle. Tu ne seras pas plus maltraitée que les millions de créatures que la nature sacrifie à ce qu'elle fait de grand.

CARMENTA.

Mais tu dis souvent qu'Albe est finie et que cet

antique tas de lave qui forme nos montagnes verra sa gloire transplantée ailleurs.

ANTISTIUS.

Oui; il y a dans les races privilégiées de ces transferts. Albe mourra; mais Rome vivra et fera ce qu'Albe aurait dû faire.

CARMENTA.

Quand je dis cela dans les vers que tu sais, je vois aux yeux de ceux qui m'entendent des éclairs de colère.

ANTISTIUS.

L'homme est passionné pour une cause, parce qu'il ne voit pas l'ensemble des choses humaines.

CARMENTA.

Père, quand je suis avec toi et que j'entends ta parole, où je sens qu'est la vie, quoique je ne la comprenne pas toujours, je suis prête à tous les sacrifices, et j'accepte ma destinée, bien que dure.

Au contraire, quand je ne suis pas soutenue par tes regards, je m'affaisse. L'élection d'en haut qui fait les vocations à part est bonne pour l'homme, mais cruelle pour la femme. Celle-ci n'a pas de compensation, quand les douceurs ordinaires de la vie lui manquent.

ANTISTIUS.

Et cependant c'est la femme qui donnera au monde l'exemple du dévouement et de la foi au devoir. Carmenta, ta robe fermée et ton noir vêtement seront l'insigne d'une noble armée de femmes qui demandera à la religion un programme de devoirs, à la chasteté la dignité de la vie. La femme comprendra mieux que l'homme que la vie n'a de valeur que par les obligations qui s'y rattachent et par les fruits spirituels qu'elle porte.

CARMENTA.

Nous ferons ce que tu voudras, pourvu que tu nous soutiennes, pourvu que tu nous laisses t'ai-

mer et croire que nous sommes aimées de toi. La femme ne fera jamais le bien que par l'amour d'un homme. Veux-tu donc nous condamner pour cela ?

ANTISTIUS.

Filles chères d'un sexe que j'aime, comment blâmerais-je en vous ce qui fait votre force et votre valeur? La femme doit aimer l'homme, et l'homme doit aimer Dieu. Tout ce qui se fait de grand dans l'ordre de l'idéal se fait par la collaboration de l'homme et de la femme. L'œuvre sacrée à laquelle je me voue, et qui me tuera pour ressusciter après ma mort, l'expulsion des dieux malfaisants et impurs, ne sera accomplie que le jour où la femme se révoltera contre une religion indigne de ce nom et mourra plutôt que de s'y soumettre. Rien n'est fait dans le monde que quand l'homme et la femme mettent en commun, l'un sa raison, l'autre son obstination et sa fidélité.

CARMENTA.

Ainsi tu m'aimes, et tu permets que je t'aime.

ANTISTIUS.

Fille chérie, l'amour est la déesse myrionyme ; on l'adore sous mille noms. Virginius et Virginia, que tu as peut-être entrevus tout à l'heure, s'aiment d'une façon que la nature approuve et bénit. Puis, à tous les degrés de l'échelle infinie, l'amour se transfigure et lubrifie les joints de cet univers. Tout ce qui se fait de bien et de beau dans le monde se fait par le principe qui attire l'un vers l'autre deux enfants. Orphée eût aimé autant que le plus parfait amant, même quand il n'eût pas connu Eurydice. Je l'avoue même : Eurydice, pour moi, le rapetisse, et je regrette qu'elle ait traversé sa vie. Que vient faire une femme dans la vie de celui qui a pour mission de sauver ou de civiliser l'humanité ? Les missionnaires divins, comme Orphée, doivent être aimés plus qu'ils n'aiment. Mais il est permis aux femmes de baiser la frange de leur robe et de laver leurs pieds.

CARMENTA.

Cela nous suffira. Que nous sachions seulement que tu nous approuves, que tu nous regardes. Que nous faut-il de plus? Commande-moi, reprends-moi, châtie-moi, pourvu que je te sente mon maître. Chaque mot de toi, je le répéterai; tu seras ma conscience, mon âme; je me roulerai à tes pieds. Mais un ciel morne, d'où personne n'a l'œil sur nous, un monde glacial où nous n'avons ni père, ni époux, ni chef spirituel.... pardonne! difficilement nous nous y résignerons. Dis, père, penses-tu quelquefois à Carmenta? suis-je quelqu'un pour toi?

ANTISTIUS.

Votre cœur a raison, même quand votre jugement s'égare. Au fond de toute femme, il y a une douce folle, qu'il faut ramener par des caresses et de suaves paroles.

CARMENTA.

Oui, ramène-moi, corrige-moi. Un homme tel

que toi, on ne l'a jamais tout entier. T'obéir me suffit. Seulement, ce que j'ai de toi, je veux l'avoir seule... seule, n'est-ce pas? Je suis jalouse, vois-tu !

ANTISTIUS.

L'homme veut se tailler dans l'infini une zone qui ne soit qu'à lui. La femme veut dans l'homme une part qui ne soit qu'à elle. L'indulgence infinie plane sur toute chose. L'œuvre était si difficile ! D'une masse compacte d'égoïsmes, extraire une somme considérable de dévouement. Et dire que le monde y réussit !

CARMENTA.

N'éprouves-tu pas toi-même quelquefois certains retours? Le soir, quand tes yeux se ferment sur l'image de ce lac et de ces forêts, ne regrettes-tu pas ta vie d'homme sacrifiée, ta part virile abolie? Où trouveras-tu la récompense de tout cela?

ANTISTIUS.

Je l'ignore et ne veux pas le savoir. J'ai servi

le bien, voilà tout ce dont je suis sûr. Cette seule idée rend l'homme divin ; elle l'inspire, elle met l'infini en lui.

CARMENTA.

Cela est bien une récompense. N'est-il pas juste que nous ayons aussi la nôtre? L'homme a l'assurance de bien faire. La faible femme a pour récompense le sourire de l'homme. Est-ce trop ? Je souffrirai tout ce que tu voudras ; mais tu m'en sauras gré, n'est-ce pas?

ANTISTIUS, déposant un baiser sur son front.

Sœur dans le devoir et le martyre, je t'aime.

CARMENTA.

Maintenant dispose de moi, à la vie et à la mort. Commande. Ta sibylle ne quittera jamais sa robe noire. Je dirai tout ce que t'inspireront l'amour du vrai et l'intérêt du Latium.

Sœurs vêtues de noir, que j'augure dans l'avenir, quand on viendra, au nom de la raison, soulever

votre voile, refusez d'être libres, gardez fidèlement votre vœu mortuaire. Honte à qui se convertit au bon sens vulgaire, après avoir goûté la folie divine! Le vœu d'insanité sacrée est le seul dont on ne saurait jamais être relevé.

# ACTE III

La scène se passe à Albe, dans l'impluvium de la maison de Metius

---

## SCÈNE PREMIÈRE

METIUS, VOLTINIUS.

METIUS.

Non, croyez-moi, il n'y a plus de temps à perdre. Chaque jour une pierre tombe de l'antique masse, savamment architecturée, qui fut Albe. Les questions religieuses, les questions sociales la déchirent; le patriotisme est mis en question; une foule de gens arrivent à penser que le sort le plus triste est de mourir pour la patrie. Antistius trouble la république par ses innovations et par la sotte idée d'inaugurer une religion raisonnable. Le

désordre est partout, et la faute, en dernière analyse, est à nous.

Malheur à l'aristocratie qui envisage ses vieux titres comme un droit au repos! Nous sommes aristocrates non pour jouir, mais pour oser. Il faut sauver Albe, et, pour la sauver, il faut la jeter en pleine eau, l'obliger à faire ce qu'elle ne veut pas, agir virilement. La guerre est le seul moyen d'étouffer les questions sociales. La guerre assure son rang au brave, à celui qui, par droit, est chef de la société. La guerre est le vrai criterium du droit. Elle rend au courage son avantage sur le nombre. Elle montre la nécessité de la vertu.

VOLTINIUS.

De la guerre contre qui veux-tu parler?

METIUS.

De la guerre contre Rome, évidemment. Albe n'en connaîtra plus d'autre.

VOLTINIUS.

Et pourquoi engager une telle guerre?

METIUS.

Parce que nous avons été vaincus. Le principe qui fait une nation est un principe de fierté, de haute affirmation de soi-même, d'orgueil, si l'on veut. Une nation humble est vite punie.

VOLTINIUS.

C'est donc quelque chose de bien grossier qu'une nation?

METIUS.

Oui. Avec la collection des qualités qui font ce qu'on appelle une grande nation, on composerait l'individu le plus haïssable. Une nation est un animal de gloire; elle se repaît de gloire; elle en vit. Une nation vaincue n'existe qu'à demi. La revanche est le devoir permanent d'une nation. Si Albe attend dix ans encore, elle sera finie. Mieux

vaut mourir d'une large blessure reçue par devant que de mourir, dans la vigueur de l'âge, de la mort des vieillards.

VOLTINIUS.

Vous oubliez deux choses : la première, c'est que le parti démocratique, qui maintenant est maître de la direction des affaires dans notre patrie, n'est nullement militaire; la seconde, c'est qu'à l'heure présente (je me garde de préjuger l'avenir), Rome fait preuve avec nous d'une modération surprenante.

METIUS.

Tout cela est de peu de conséquence. La démocratie, et c'est peut-être là son principal défaut, ne fait pas ce qu'elle veut. Le parti démocratique est essentiellement pacifique, et il a de bonnes raisons pour cela; et néanmoins c'est le parti qui s'embarque le plus facilement dans la guerre, car c'est un parti qui appelle la surenchère des opinions et

où il est très difficile de résister aux entraînements du moment. Voilà, par exemple, Liberalis qui est au pouvoir. Liberalis est le plus pacifique des hommes, oh! très sincèrement pacifique. Eh bien, je ne suis pas sûr que Liberalis ne serait pas, le cas échéant, le chef d'une guerre qu'il aurait déconseillée. On ne veut pas céder le pouvoir à ses adversaires, et, pour cela, on fait ce qu'on blâme intérieurement.

Rome, je l'avoue, n'est pas en ce moment portée à l'attaque. C'est un jeune tigre qui fait ses dents. Ses murs sont à peine bâtis; la fusion des éléments qui s'y entassent n'est pas encore opérée. Mais la guerre, en général, résulte d'une situation donnée bien plus que de la volonté des hommes. Croyez-moi, nous aurons la guerre avant quelques jours.

VOLTINIUS.

Vous la voulez; c'est une grande raison pour que nous l'ayons. Mais expliquez-moi une contra-

diction. Souvent vous reprochez au peuple de n'avoir pas l'esprit militaire. Comment le supposez-vous en même temps assez amoureux de la guerre pour y entraîner ses chefs, qui ne la veulent pas?

METIUS.

Les deux propositions sont vraies à la fois. Les masses démagogiques, incapables de comprendre l'avantage que donne l'organisation militaire, et toujours inquiètes de l'ascendant que peut prendre un général victorieux, poussent cependant à la guerre, car elles en profitent. La guerre suspend le travail; on ne fait rien pendant ce temps-là; on est nourri pour un service dérisoire, et on a la satisfaction de se dire qu'on veille au salut de la patrie. Quel bonheur d'être héros sans rien risquer, à tant par jour! De la sorte, le temps de guerre est un temps de liesse pour ceux qui n'ont rien à perdre, et qui souvent profitent d'une manière indirecte du pillage avec l'ennemi. Après la défaite, ces héros malheureux ont le verbe haut et

se répandent en récriminations contre leurs chefs, qui, disent-ils, les ont trahis.

UN VALET entre.

Vos Seigneuries savent-elles qu'à Bovilles, ce matin, une bande de jeunes Albains qui célébraient une fête de famille, la tête couverte de chapeaux de fleurs, a cherché querelle à une compagnie de Romains qui passaient. On s'est battu; cinq ou six des nôtres ont été tués.

Metius regarde Voltinius d'un air narquois.

VOLTINIUS.

Il faudrait savoir qui a eu les premiers torts. Une bonne enquête l'établira. Il n'y a nulle honte à reconnaître les torts qu'on a eus.

LE VALET.

Naturellement, les deux partis prétendent que ce sont leurs adversaires qui ont eu les premiers torts. Les citoyens, en ce moment, accourent au forum très émus.

METIUS.

Allons voir ce qui se passe.

## SCÈNE II

Le forum d'Albe.

PREMIER CITOYEN.

La question est de savoir s'il vaut mieux mourir ou supporter des injures pires que la mort.

DEUXIÈME CITOYEN.

Oui, oui, c'est cela.

TROISIÈME CITOYEN.

La mort plutôt que l'outrage.

AUTRE.

Oui, la guerre! A Rome! à Rome!

VOLTINIUS.

Mais, prenez garde, vous n'êtes pas prêts.

Rome, depuis dix ans, n'a eu qu'un souci, celui de perfectionner son système militaire ; vous avez laissé dépérir le vôtre. Attendez, au moins, attendez.

UN EXALTÉ.

Quel est le mauvais citoyen qui dit cela? Il faut le tuer, brûler sa maison.

AUTRE.

Décourager les patriotes est la pire des trahisons.

Arrive Liberalis; mouvement général.

LIBERALIS.

Citoyens,

Il est de la dignité d'un peuple libre de peser mûrement ses actes et d'en prévoir les conséquences. Je ne veux pas devancer les résultats de l'enquête qui se fait sur la déplorable collision de ce matin...

CRIS DIVERS.

L'enquête est faite, le résultat est clair.

LIBERALIS.

... Supposons que ce résultat soit clair; convient-il d'engager la république d'Albe dans une guerre dont la conséquence serait le renversement de la constitution que vous avez voulue? Malheureuse, la guerre est la ruine de notre patrie; deux fois vaincue en dix ans, Albe disparaîtrait du nombre des cités. Heureuse, la guerre vous donne un *imperator*, un général victorieux.

Mouvement.

VOIX DIVERSES.

Eh bien, eh bien, ma foi, tant mieux! — Nous ne serons pas plus mal que nous ne sommes.

LIBERALIS.

Or, un général victorieux, c'est la mort de la république.

Interruption plus violente encore. — Un grand bruit se fait entendre; un cortège pénètre dans le forum. — Cinq cadavres sanglants défilent. — Émotion extraordinaire. — Liberalis veut parler.

VOIX DE TOUS COTÉS.

Plus de discours! plus de discours! Des armes! Vengeance! A Rome! à Rome!

CETHEGUS, tout bas au groupe qui l'entoure.

Laissons faire. Ce sera, en tout cas, la ruine des libéraux.

METIUS s'approche. Attention générale.

Citoyens, tous les dissentiments doivent se taire, quand il s'agit de l'honneur de la patrie.

TOUS.

Voilà ce qui s'appelle parler en honnête homme. Ces vieux aristocrates ont quelquefois du bon.

METIUS.

La guerre n'est pas à déclarer. Elle est déclarée. J'offre tout ce que je possède pour le salut de la patrie

VOIX DU PEUPLE.

Bravo, bravo, Metius.

LIBERALIS.

Un seul mot!...

CETHEGUS, lui coupant la parole

Nous savons ce que tu veux dire, triste chef du parti de la honte. La résolution la plus lâche est toujours celle que tu conseilles. Là où il y a de l'ignominie à recueillir, là vous pouvez être sûr de trouver ce parti de l'équivoque et du mensonge, qui vous a conduits où vous êtes. Eh bien, si Liberalis et ses pareils abandonnent l'honneur d'Albe, nous autres, nous le défendrons. Ces misérables ont mis la patrie dans la boue; nous saurons l'en tirer. A nous, citoyens; à nous!

Mouvement général. Liberalis s'entretient à part avec ses amis.

LIBERALIS.

Vous savez que notre retraite sera le triomphe du parti de l'absurde. Le patriotisme exige que nous restions.

LES PARTISANS DE LIBERALIS.

Oui, il faut rester, il faut rester.

*Liberalis fait signe qu'il veut parler.*

VOIX.

Laissez-le parler.

AUTRES VOIX.

C'est inutile. — Si, si. — Non, non.

*Liberalis réussit à prendre la parole*

LIBERALIS.

Si mes interrupteurs m'avaient permis de m'expliquer avec le peuple, peut-être auriez-vous vu qu'un malentendu seul nous sépare. J'ai été contre la guerre, et je m'en fais gloire. J'ai tout fait pour l'empêcher ; mais, aujourd'hui, la guerre s'impose; je serai aussi actif, aussi ardent pour la guerre que je l'ai été pour la paix.

QUELQUES CRIS.

Très bien! très bien!

TITIUS.

Tiens! cette guerre dont personne ne voulait tout à l'heure, maintenant tout le monde la veut.

METIUS, triomphant.

Ne vous l'avais-je pas dit, Voltinius?

VOLTINIUS, à l'oreille de Metius.

Scélérat! tu sais mieux que personne que la défaite est certaine.

METIUS ET LE PEUPLE.

A Rome! à Rome!

VOLTINIUS.

Peux-tu pactiser ainsi avec les erreurs de la foule? Tu sais bien que la guerre est chose bar-

bare, que, dans la guerre, c'est le plus barbare qui est vainqueur. La meilleure chose du monde, qui est la liberté, est une faiblesse en guerre. En guerre, les vertus réelles deviennent des désavantages. Les vertus qu'on appelle guerrières sont toutes des défauts ou des vices. La vertu vraie, la civilisation, le bien, la délicatesse, amollissent, rendent inapte à savoir tuer.

METIUS.

Sûrement. Mais ne sais-tu pas que le bien-être du peuple, c'est le mal? Le peuple n'est bon que quand il souffre. Quand donc comprendras-tu que les choses humaines sont une étroite prison, où, de droite, de gauche, devant et derrière, la tête va se briser contre un mur?

CRIS DU PEUPLE.

A Rome! à Rome!

## SCÈNE III

Le temple de Nemi.

ANTISTIUS, en contemplation devant le lac.

Impossible de sortir de ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité! La vertu n'a pas besoin de la justice des hommes; mais elle ne peut se passer d'un témoin céleste, qui lui dise : « Courage! courage! » Mort que je vois venir, que j'appelle et que j'embrasse, je voudrais au moins que tu fusses utile à quelqu'un, à quelque chose, fût-ce à la distance des confins de l'infini...

LIBERALIS entre brusquement.

Prêtre, l'heure d'agir est venue. Une faute a été commise sans nous; elle ne peut être réparée que par nous. La guerre contre Rome, en d'autres mains que les nôtres, serait la dernière des calamités. Aide-nous à limiter le mal. Mais d'abord

il faut vaincre. Les oracles sont dans ta main. Assure le peuple que les voix célestes, qui, jusqu'ici, étaient favorables à Rome, sont maintenant toutes contraires. Ces gens vont se faire tuer pour leur patrie; il faut bien leur donner quelque raison de mourir.

ANTISTIUS.

Comment veux-tu que je maudisse ceux que le génie du Latium bénit? Le devoir de mourir est toujours clair; il n'y a qu'à rester à sa place. Je saurai donner l'exemple.

LIBERALIS.

C'est peu de chose. Les gens de ta sorte se croient en règle envers la société, quand, après avoir détruit dans la conscience humaine les mobiles ordinaires du bien, ils croient pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir laissé aux hommes que de bons exemples de vie. Prends garde que ta sécurité à l'égard des dieux ne soit trompeuse.

la philosophie donne des motifs pour se laisser tuer; en donne-t-elle aussi pour tuer? Le devoir du soldat se compose de ces deux choses. J'estime peu une sagesse qui n'inspire du courage que pour recevoir la mort.

ANTISTIUS.

Parmi ceux qui reçoivent et donnent la mort, il y en a si peu qui agissent par motifs! Le bras de l'homme n'est roidi que par la passion. Il faut se faire des règles pour agir en loup avec les loups. Quant à ériger en haute morale ce qui est la négation de toute morale, c'est là un exercice pour lequel j'ai peu de goût. Laissez les gens se passer de principes; mais ne leur donnez pas des sophismes pour des vérités.

LIBERALIS.

Ah ! prêtre de Nemi, je te devine sous les plis de ta simarre. Je vois ce que sera l'avenir, s'il est livré à tes pareils. Le prêtre vêtu de lin, le guerrier vêtu de fer, séparés tous les deux de la société

civile, habitant l'un sa forteresse, l'autre son temple, seront incapables de s'entendre. Le prêtre, fier d'être le dispensateur de l'idéal, ne saura rien dire à celui qui expose sa vie pour la cité terrestre. Prêtre et patriote s'opposeront comme deux antithèses irréconciliables. Oh! limite fatale de la nature humaine! Faut-il qu'on devienne odieux en devenant trop parfait, qu'à force de sagesse on se rende incapable de conseiller une femme, un soldat, un enfant! Ah! j'en viens presque à regretter Tetricus. Tu me dégoûtes du prêtre qui a trop horreur du sang. Ce n'est plus un homme.

ANTISTIUS.

Suis les préjugés de la classe où le sort t'a rivé; moi, je suivrai la fatalité du ressort qui est en moi. On ne saurait empêcher la fleur qui naît en un lieu sombre de se tourner vers le soleil.

LIBERALIS.

Au moins, surveille ton oracle, et accomplis

demain, par condescendance pour la foule, des rites qui n'ont rien de blâmable en eux-mêmes et que l'usage a consacrés.

Antistius fait un signe d'assentiment. — Moment de silence. — Tous deux se tournent vers le lac, et entendent la conversation suivante qui sort de l'antre de la Sibylle.

GANEO.

Quand les maîtres n'y sont pas, les valets prennent leur place. Dans les moments de désarroi, le portier de l'antre de la Sibylle fait l'intérim.

(Une femme se présente.) Que veux-tu?

PORCIA.

Je viens consulter la déesse pour savoir si l'enfant que je porte sera un garçon ou une fille.

GANEO, à part.

Si je dis que je ne sais pas, je suis perdu de réputation. Après tout, si je dis au hasard, il y a une demi-chance pour que je tombe juste. Dans le premier cas, j'aurai une récompense. Dans le second cas, personne n'y pensera plus. La chose ne s'éclaircira que dans quelques mois, et, d'ici là... Allons, exécutons-nous. (Tout haut.) Ce sera une fille.

PORCIA.

Puissance admirable des dieux pour découvrir ce qui est obscur! Reçois cette offrande, ministre des dieux, en retour du service que tu m'as rendu.

Leporinus se présente à son tour.

GANEO.

Ah! c'est toi, Leporinus. Tu vois bien, mon pauvre ami, que notre établissement ne marche guère. Le siècle tourne d'une façon que je ne puis comprendre. J'ai connu les prêtres, les sibylles d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui, ma foi! je ne sais ce que c'est... je n'y suis plus. — Mais je connais assez bien les procédés du lieu. Dis-moi ton affaire. Que veux-tu?

LEPORINUS.

La bataille est imminente. Il va falloir marcher. Je voudrais savoir si je serai tué dans la bataille.

GANEO.

Je te le dirai. Ce n'est pas difficile. Il n'est nul besoin des dieux pour cela.

LEPORINUS.

Oh! par exemple.

GANEO.

Mais non. Je vais t'apprendre le secret du métier. Dans une question posée comme la tienne, il faut toujours répondre oui ou non. Voilà cette femme qui est venue me demander si elle aurait un garçon ou une fille. Si je lui avais dit la vérité, c'est-à-dire que je n'en sais rien, elle m'aurait pris pour un âne. Si je lui dis oui ou non, il y a un à parier contre un que je ne me tromperai pas. Dans le cas où je tombe bien, on admire la perspicacité du génie sibyllique. Dans le cas où je tombe mal, cela passe au chapitre des erreurs, chapitre énorme en lui-même, mais dont la récapitulation ne se fait jamais; si bien que, dans ce livre en partie double, il n'y a que les cas favorables qui entrent en ligne de compte; les autres sont vite oubliés. Ce n'est pas plus malin que cela. Tout le surnaturel repose sur cette illusion. On y joue à un contre un. La moitié du temps, on se trompe; mais les cas où l'on devine bien comptent infiniment plus que les cas où l'on parie mal.

Donc tu veux savoir si, dans la guerre qui, dit-on, va s'ouvrir, tu seras tué. Je te réponds crânement non. Si tu l'es, tu ne viendras pas réclamer. Mais je ne veux pas me jouer de toi, mon ami. Veux-tu que je t'ensei-

gne quelque chose de bien meilleur; c'est la manière dont il faut s'y prendre pour ne pas être tué.

LEPORINUS.

Oh! dis, je t'en prie.

GANEO.

Eh bien, prends la fuite ou fais tuer quelqu'un à ta place. Là est toute l'habileté.

LEPORINUS.

C'est facile à dire. Tu supposes qu'on est très libre dans les rangs. Des gens sont là, à droite, à gauche, derrière. Comment fuir? On est serré, emboîté, engagé. Le mieux encore est de frapper sur l'ennemi. Celui qu'on tue ne vous tuera pas. Le courage militaire, le plus souvent, c'est la peur. On tue son vis-à-vis pour éviter qu'il ne vous tue. Quand il est impossible de s'échapper ni par derrière, ni par la droite, ni par la gauche, il ne reste plus qu'un parti, c'est de se sauver par devant, et, s'il y a quelqu'un qui vous barre le chemin, on tâche de passer par-dessus lui; on le tue. C'est ainsi qu'on devient héros par sentiment de sa propre conservation. On frappe sur l'ennemi par la crainte qu'on a de lui.

GANEO.

Mais sais-tu, Leporinus, que tu es un profond observateur. « On est brave par peur; on tue pour ne pas être tué. » Tu es très fort, vois-tu? Tout cela parce qu'il y a des aristocrates qui vous serrent et vous encadrent. Eh bien, Leporinus, dans ces sortes de situations, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de tâcher de faire battre son chef.

LEPORINUS.

Que me dis-tu là?

GANEO.

Quand on est bien décidé d'avance à se laisser battre, on ne court pas grand danger. Le vaincu, en général, n'est pas tué. Ce qui fait le danger, c'est l'obstination à vaincre. Tu n'es pas, je pense, du nombre des niais qui estiment heureux le vainqueur mort.

LEPORINUS.

Ma foi, non!

GANEO.

N'est-ce pas? Le vrai vainqueur, c'est celui qui se sauve. Vaincre, c'est ne pas se faire tuer.

LEPORINUS.

Tiens, tiens!

GANEO.

On a l'air de supposer que le vainqueur mort jouit de sa victoire. Mais il n'en sait rien. Les honneurs qu'on rend à son cadavre, c'est comme si on les rendait à un tronc d'arbre. On dirait vraiment qu'il y a des champs Élysées pour les guerriers morts à la bataille. Mais il est si bien prouvé qu'il n'y en a pour personne!... L'immortalité de l'âme n'existerait donc que pour les militaires.

LEPORINUS.

C'est drôle. Oui, il faudra garder l'immortalité de l'âme pour les militaires. C'est embarrassant. On s'en tire en leur faisant de belles funérailles.

GANEO.

Ne trouves-tu pas que c'est la plus vaine des vanités?

LEPORINUS.

Oui. Mais on dit que les dieux aiment les braves.

GANEO.

Tant mieux pour les dieux, s'il y en a. J'aime mieux ma peau que l'amour des dieux. Avec l'amour des dieux, on pourrit bel et bien sous terre.

LEPORINUS.

On a aussi l'estime des hommes.

GANEO.

Oui, l'estime de vos deux voisins de rang, à condition qu'ils n'aient pas été tués comme vous. J'ai connu deux amis qui demeuraient en ces parages; l'un était Volsque, l'autre Albain. La guerre ayant été dénoncée, il y a cinq ans, entre les Volsques et les Albains, le Volsque vint en pleurant dire adieu à son ami; puis il alla prendre son rang dans l'armée volsque; notre compatriote se cacha. Le Volsque fut tué dans une rencontre où ses compatriotes furent victorieux. L'Albain fleurit chez nous en parfaite santé. La lâcheté est presque toujours récompensée; quant au courage, c'est une vertu qui est le plus souvent punie de la peine de mort.

LEPORINUS.

Oui; mais il y a la nation.

GANEO.

Ah! si je te disais que la nation aussi a intérêt à être vaincue. Malheur à la nation victorieuse! Elle est asservie par ceux qui l'ont faite victorieuse. Le vainqueur est le pire des maîtres, le plus opposé aux réformes. C'est au lendemain d'une défaite qu'une nation fait des progrès. C'est au lendemain d'une défaite que l'on est libre, heureux. Dieu nous préserve de la victoire!

LEPORINUS.

Tu dis des choses singulières. Le fait est que j'ai souvent songé à la destinée de ce pauvre petit Caïus, qui ne vivait que pour s'entraîner à l'héroïsme et pour braver la mort. Le résultat de tout cela fut qu'il se fit tuer bêtement dans une sotte équipée contre les brigands des marais Pontins.

GANEO.

Eh bien, réfléchis donc, mon cher. A moins de conserver l'immortalité de l'âme pour les militaires, l'essentiel, dans une bataille, est de se sauver. Une manœuvre ne réussit pas sans faire tuer beaucoup de monde. Aie donc pour objectif principal de faire échouer la manœuvre de ton général. Ces gens-là ne sont occupés qu'à imaginer des manières d'engager les pauvres gens de façon qu'ils ne puissent plus reculer. Puis,

quand on s'est fait assommer pour leur plaire, ce sont eux qui se pavanent, qui passent pour des héros. Tiens-tu beaucoup, Leporinus, à fonder la réputation d'un grand général au prix de ta peau?

LEPORINUS.

Je ne suis qu'un pauvre homme. Je n'ai pas une s haute ambition.

GANEO.

A la bonne heure! Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais, pour cela, il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit, est le nigaud par excellence. Est-ce notre faute si le monde est ainsi constitué, que l'homme est puni pour ce qu'il fait de bien, et récompensé pour ce qu'il fait de mal?

LEPORINUS, pensif.

Si, par hasard, c'était Ganeo qui avait raison!... Mais où est donc Antistius?

GANEO.

Il est là-bas qui médite. Le pauvre homme est bien

désemparé aujourd'hui. Sa philosophie est faite pour les jours de calme. Il n'a rien à dire à des gens qui vont se faire tuer. Tout à l'heure, il se promenait seul, portant la main à son front, se disant à lui-même : « En temps de guerre, l'immortalité de l'âme est un postulat de première nécessité; or l'immortalité de l'âme suppose les dieux. » Il est comme un marchand qui n'a pas dans ses casiers l'article qu'on lui demande. Ces jours de crise exigent une audace d'imposture qu'il n'a pas. Pourquoi a-t-il voulu être prêtre? Il ne faut pas se mêler de ces fonctions-là, si on n'en peut pas remplir les devoirs. Il y a tant de gens qui ne demandent pas mieux que de s'y prêter. J'ai toujours pensé qu'on en viendrait à regretter Tetricus.

Antistius et Liberalis, qui ont entendu tout cet entretien, se regardent épouvantés.

LIBERALIS.

Voilà ce qui s'enseigne dans le sanctuaire des dieux, quand les prêtres l'abandonnent.

ANTISTIUS.

Oui, une vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée. Ce qui est nourriture pour l'un est poison pour l'autre. O lumière, qui m'as induit à t'ai-

mer, sois maudite. Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme; je l'ai perverti. Joie de vivre, principe de noblesse et d'amour, tu deviens pour ces misérables un principe de bassesse. Mon expiation sera qu'ils me tuent. Ah! vous dites qu'on ne meurt que pour des chimères. On verra.....

Antistius tombe anéanti. Liberalis se retire.

# ACTE IV

Sur le forum d'Albe

---

## SCÈNE PREMIÈRE

METIUS, TITIUS, ET AUTRES CITOYENS D'ALBE.

METIUS, à Titius.

Chaque besogne à son jour. Il faut d'abord épuiser la période d'anarchie et de naïf gâchis. Notre heure n'est pas venue; mais l'heure est bonne pour déblayer le terrain de bien des choses. Voici venir des démocrates bornés, des gens que l'on contente pourvu que l'on soit de l'opposition. Je suis leur pire ennemi; mais vous allez voir que ces badauds me croient avec eux.

GROUPE s'approchant de Metius.

Citoyen, votre mouvement d'hier a été admiré.

Quoique vous soyez éloigné depuis longtemps des affaires, vous avez ressenti les justes susceptibilités de la patrie.

METIUS, *d'un air modeste.*

Il y a des heures où il s'agit simplement de savoir si on a du cœur... Mais le temps presse. Il s'agit de grouper le plus vite possible toutes les ressources vives de la patrie. Commençons par les dieux. En tout temps, il faut respecter les dieux; mais c'est surtout en temps de guerre qu'il faut être religieux.

LES GENS DU GROUPE.

Oui! oui!

DOLABELLA.

Dans de pareilles situations, il est d'usage de multiplier les rites. J'ai consulté les sept livres *De jure pontificum*, au chapitre *De religione non solum servanda, sed etiam amplificanda;* j'ai lu qu'en

matière de religion, il faut toujours en faire davantage. Les religions nouvellement introduites sont, d'ailleurs, les plus efficaces. Je propose que douze jeunes gens de nos premières familles soient envoyés chez les douze peuples de l'Étrurie, pour apprendre la manière dont chacun de ces peuples pratique le culte. Cela nous donnera des idées nouvelles.

CITOYENS.

Bien! bien! Mais il faut surtout relever les cultes de la patrie.

METIUS.

Vous avez raison, bons amis. Qu'on fasse venir le prêtre des cultes redoutables. Rien ne doit être négligé pour apaiser les dieux et se les rendre favorables. Il importe surtout de se purifier, d'expulser de son sein les ennemis dangereux.

DOLABELLA.

On apaise les dieux en leur sacrifiant leurs ennemis.

CASCA.

Ah ! si on voulait me charger de l'affaire!

UN AUTRE.

Le prêtre actuel n'est pas un vrai prêtre. Il ne remplit pas la condition essentielle des prêtres de son rite. Il n'a pas tué de sa main son prédécesseur. Le pays qui abandonne la religion est perdu.

UN AUTRE.

Il a presque aboli les sacrifices qui faisaient la terreur sainte de nos cultes.

UN AUTRE.

Il dicte à Carmenta des oracles favorables à Rome.

UN AUTRE.

Si quelqu'un devait être sacrifié aux dieux en expiation, ce devrait être lui.



UN AUTRE.

Ou bien Carmenta.

UN AUTRE.

Triste sort d'Albe : à un tel moment n'avoir pas de vrai prêtre !

CASCA.

Je me chargerais de lui en donner un.

HOMME DU PEUPLE.

Des prodiges effroyables montrent bien que l'édifice de la nature, qui est le même que celui de la religion, ne repose pas sur ses vraies bases. On parle d'un bœuf sans cœur qui serait né hier à Lanuvium. C'est évidemment l'image du monde latin, qui n'a plus ce grand propulseur de la vie, la religion. Des troupeaux des prés voisins de Velletri refusent obstinément de manger, prouvant par là leur désir d'être immolés aux dieux, bonheur

dont ils sont privés depuis l'avènement de ce méchant prêtre. Les chiens d'Aricie aboient d'une façon lamentable. On parle d'une pluie de pierres du côté de Préneste.

UN PAYSAN.

Voici aussi une chose que j'ai vue. Un bœuf, en mugissant, s'est mis tout à coup à parler comme un homme. Des épis sanglants sont apparus du côté d'Antium. Hier, à Tusculum, au moment du sacrifice, les poulets sacrés se sont échappés de leur cage dans la forêt voisine ; on n'a pas pu les rattraper.

Mouvement de stupeur.

DOLABELLA.

Tout cela arrive certainement parce qu'il n'y a pas de sacerdoce légitime. Le prêtre tient les *sacra*, et les *sacra* sont l'assiette du monde, la cause de sa stabilité.

HOMME DU PEUPLE.

Et puis un prêtre ne dit que ce qu'il désire.

Toutes ses paroles, quoi qu'il fasse, sont une prière. Cette affectation à répéter sans cesse : « La destinée du Latium se fera par Rome; par Rome, le Latium conquerra l'univers », n'est pas de bon augure. Il ne faut pas dire ces choses-là, même quand ce serait vrai.

DOLABELLA.

C'est évidemment un ami des Romains. Il faut destituer ce prêtre.

CASCA.

Il faut le tuer.

METIUS.

Ne nous divisons pas. Antistius a le titre de son sacerdoce. Recevez-le comme le chef du temple, auquel sont attachées les destinées du Latium.

## SCÈNE II

TOUT LE PEUPLE D'ALBE.

Les victimes, ornées de bandelettes, se rangent au fond du forum. Pendant que les sacrifices s'accomplissent par les servants, Antistius s'avance, appuyé sur le bras de Liberalis. — Silence glacial.

ANTISTIUS.

Les dieux justes veulent que l'homme serve sa patrie, même quand elle se trompe, et, bien qu'une guerre entre populations latines soit, à leurs yeux, une guerre civile...

VOIX DE LA FOULE.

Crois-tu donc que les dieux se soucient de tes discours ? Tais-toi. Accomplis les rites, faiseur de phrases. Voilà tout ce qu'on te demande.

AUTRE VOIX.

Le rite du fer sanglant. Allons donc !

LIBERALIS, bas à Antistius

Tu es prêtre ; on ne cesse pas d'être prêtre. Veux-tu renier les plus vieux rites du Latium?

On apporte une bassine pleine de sang. Antistius y plonge un fer de javelot et le lance du côté de Ror ,

PLUSIEURS VOIX.

Bien ! bien ! À la bonne heure !

UNE VOIX.

Il l'a lancé mollement, d'un air peu convaincu. Tetricus faisait cette cérémonie avec une autre allure. C'était un prêtre, celui-là !...

DOLABELLA.

Autrefois, dans des circonstances analogues, on immolait à Jupiter Latiaris un ennemi de son culte. Diane aussi avait sa part. Diane est terrible. Depuis la Tauride, jusqu'à notre lac, elle fait fumer le sang. Prêtre, accomplis tes devoirs.

HOMME DU PEUPLE.

Carmenta a chanté les destinées de Rome. A mort Carmenta !

AUTRE.

Les amis de Rome aujourd'hui sont dus à la mort.

ANTISTIUS.

Vous invoquez la justice des dieux contre vos ennemis, et vous débutez par le crime. Quelle idée, ô ciel ! vous faites-vous de la Divinité, pour croire qu'elle se plaît à des abominations que repousse un homme de médiocre vertu ?

DOLABELLA.

Nous n'avons pas à nous expliquer cela. Nous pratiquons les rites des ancêtres. De quel droit te permets-tu de les changer?

ANTISTIUS.

Du droit même que les ancêtres ont eu de

les établir. Ce que je retranche, ce sont les souillures que la barbarie a introduites dans les vieux mystères. Je change les changements qu'on a fait subir aux rites sacrés ; j'efface les altérations. La maladie de la religion, c'est de se charger sans cesse d'additions nouvelles, de scories qui la dévorent. En fait de rite, ce qui a cent ans est immémorial. Celui qui essaye ensuite de retrancher ces surcharges impures est traité de novateur.

METIUS, à Liberalis

Et voilà justement pourquoi il ne faut jamais s'occuper de la religion. Elle va, elle marche, elle devient ce qu'elle peut. On la pratique comme on la trouve de son temps.

ANTISTIUS, embarrassé.

Oh ! qu'on ment gauchement, quand on n'est pas menteur !

HOMME DU PEUPLE.

Enfin, nous n'avons pas de prêtre. Commencer une guerre sans prêtre, c'est comme partir en voyage sans augure, ou bâtir une maison sans avoir pris les dimensions sacrées. Nous voulons un prêtre ! nous voulons un prêtre!

Murmure général. — Liberalis et quelques autres entourent Antistius et l'entraînent.

VOIX.

Un prêtre ! un prêtre !

## SCÈNE III

Dans la maison de Metius.

METIUS, VOLTINIUS, LIBERALIS.

METIUS.

Ne croyez pas qu'une aveugle passion de caste me fasse agir. J'aime le peuple autant que vous ; mais je sais mieux que vous ce dont il est incapa-

ble. Votre erreur est de ne pas voir que les choses humaines sont choses bornées, sottes même, n'ayant que très peu à faire avec l'idéal. Chacun n'est obligé que dans la mesure de lumière qui lui a été octroyée. Le noble seul est tenu à l'intelligence et à la vertu. Le peuple a le droit d'être immoral. Je dis plus : la garantie de notre liberté, c'est l'immoralité joyeuse du peuple. Il faut que le peuple s'amuse, chante, boive, danse ; pendant ce temps-là, nous sommes libres.

Je pense sur la religion comme vous-même ; mais, plus sage que vous, je n'en parle jamais, je n'y touche pas. La religion est un besoin du peuple ; la république doit offrir au peuple la satisfaction de ce besoin. Nous devons des prêtres au peuple, des prêtres comme le peuple les veut. Antistius est au-dessus de son état. Cet homme n'a jamais compris ce que c'est que l'esprit d'un prêtre. En cet ordre de choses, le paraître est presque tout. Ce qui importe, c'est ce que la

foule dit et croit. On ne se figure pas à quel degré il est facile de jouer au niais avec le peuple, sans qu'il s'en aperçoive. Pauvre Antistius! Si quelqu'un le tue, ce sera lui-même qui se sera tué.

LIBERALIS.

Sûrement, il fait trop peu de concessions à la sottise des hommes. Mais la conscience religieuse d'un peuple n'est jamais clairvoyante; on fait souvent accepter aux masses le contraire de ce qu'elles veulent. Ne compliquez pas la guerre extérieure d'une question intérieure. La cérémonie d'aujourd'hui, après tout, a tenu sur ses pieds. Maintenez Antistius, et le peuple l'aura pour aussi légitime que les assassins, ses prédécesseurs. N'êtes-vous pas touchés de la sincérité de son patriotisme, de l'enthousiasme latin que respirent tous les oracles de Carmenta?

METIUS.

Oh! ne confondons pas. Il y a, pour presque

tous les hommes, la grande et la petite patrie, et presque toujours l'une des deux fait tort à l'autre. Antistius a le patriotisme latin (ou plutôt il a le patriotisme de l'humanité); il n'a pas le patriotisme albain. C'est un sage, un philosophe, un rêveur humanitaire; il a le sentiment de sa race; il rêve pour elle des empires sans bornes; mais ce n'est pas un bon Albain. Nos ancêtres, les fondateurs d'Albe, n'avaient pas tant d'idées; le salut, l'intérêt d'Albe étaient toute leur science. La sibylle de ce temps-là n'avait pas d'aussi larges horizons. Elle ne connaissait qu'Albe; jamais elle ne prononça un mot qui ne fût conçu dans le sentiment le plus juste de l'intérêt d'Albe.

LIBERALIS.

Pourquoi voulez-vous que le patriotisme soit un étau à rétrécir les têtes? Pouvez-vous nier qu'Antistius ne soit un très bon citoyen? Il n'est traître que pour ceux qui font consister la loyauté à dénigrer Rome et les Romains.

METIUS.

Nous crois-tu donc assez peu intelligents pour ne pas voir tout cela? M'as-tu jamais surpris à dire du mal de cet excellent homme? Ce n'est pas du mal que j'en pense; j'en pense trop de bien. Il ne faut pas être si parfait, quand on touche aux masses; il ne faut pas surtout parler au peuple une langue qu'il ne comprend pas. Antistius, avec sa vertu, a causé plus de dommage à la patrie que le pire scélérat. Par sa faute, le temple de Nemi, notre sanctuaire national, est devenu une école de lâcheté. Il ne faut pas jouer avec la vertu populaire; elle n'est pas si solide que cela. Antistius cherche la mort en héros, et il coupe par la racine l'héroïsme populaire. Antistius est, à l'égal de Cethegus et des fous qui tous les jours poignardent la patrie sur la terrasse des chênes verts, un destructeur des murs d'Albe. Voilà pourquoi je le signale comme un danger, et, autant qu'il est en moi, je le hais.

LIBERALIS.

Allez jusqu'au bout; payez quelqu'un pour l'assassiner.

METIUS.

C'est fort inutile. Quand il y a un crime ou une sottise à faire, il y a toujours des gens pour les faire gratis.

On entend du bruit au dehors.

LE VALET.

Vos Seigneuries ne doivent pas ignorer qu'il y a beaucoup d'émotion dans le peuple. Des bandes se forment et marchent sur Nemi. Ils disent qu'ils veulent tuer le faux prêtre, rétablir les anciens usages, se rendre la déesse favorable en vue de la guerre qui commence. Casca et Latro sont avec eux. Vos Seigneuries savent que, dans les mouvements populaires où ils se mêlent, il y a presque toujours effusion de sang.

METIUS.

Les dieux se servent quelquefois, pour venger leur cause, de singuliers instruments. Après tout, cela les regarde.

Liberalis et Voltinius sortent précipitamment. — Metius, resté seul.

Les choses humaines commencent à rentrer dans l'ordre. Le monde va se reposer dans son lit naturel, qui est le crime. Plaisante illusion de ces fanatiques badauds, qui croient qu'on peut se passer de violence, mener les choses humaines par la raison, traiter le peuple comme un être raisonnable. Le monde vit de crimes heureux. Au moment difficile, ils ne savent rien obtenir du peuple. Ils gouvernent au nom de mandataires dont ils n'ont pas le mandat, de masses qu'ils se contentent de suivre. Leur armée n'est pas avec eux. Vont-ils seulement pouvoir sauver Antistius?

# ACTE V

Dans la maison de Metius.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

On vient d'apprendre la mort d'Antistius.

LIBERALIS.

Voilà la récompense de l'honnêteté religieuse et de la vertu. On ne verra plus de sitôt de prêtre réformateur.

METIUS.

Tant mieux! C'est l'espèce de révolutionnaire qu'il importe le moins d'encourager.

LIBERALIS.

Tu préfères encourager le crime. Va, continue ; mais je t'avertis que, par la porte que tu viens d'ouvrir, tout passera.

METIUS, avec un éclat de rire.

Cela est plaisant. Ce sont tes gens qui l'ont tué. Ce qui caractérise la clientèle que tu flattes et qui fait ta force, c'est de ne pouvoir être dirigée. Je ne te rends pas responsable de leurs crimes; mais sois assez juste pour ne pas m'en accuser. La commune opinion veut que tout crime ait été soudoyé. *Is fecit cui prodest.* Quelle erreur, ô ciel!

LIBERALIS.

Mais tu profites du crime de Casca.

METIUS.

Mon Dieu, non! La situation de l'heure présente est telle, que personne ne profite de rien. Tout le monde souffre de tout.

VOLTINIUS.

Mais tu acceptes la collaboration de scélérats.

METIUS.

Peux-tu parler ainsi des actes spontanés de la conscience populaire? Respecte toujours comme quelque chose d'inanalysable le sentiment qui conduit une bande de massacreurs. Ces gens-là n'ont que leur patriotisme. Laisse-leur ce faux dieu à adorer. Quand il s'agit de la patrie, les victimes tuées vivent plus que tes braillards de place publique et tes harangueurs de carrefour.

VOLTINIUS.

Tu es indulgent pour d'odieux misérables.

METIUS.

Ils font ce qu'ils peuvent. Dans ces grandes bagarres, chacun pousse la chose publique à sa manière. C'est comme une fourmilière en émoi. Celui qui ne sait que massacrer massacre.

VOLTINIUS.

Le crime est toujours le crime.

METIUS.

Enfant, va-t'en, tu ne sais pas ce que c'est que commander. Va méditer le vieil oracle de Jupiter Latial : *Regere imperio populos.* On gouverne le peuple en comprenant le peuple, en le comprenant tel qu'il est, c'est-à-dire comme un inconscient qui veut être trompé, flatté, guidé, comme un cyclope borné, comme une force aveugle qui va devant elle à la façon d'un taureau. Souvent, parmi ces égarés, il y a plus d'un bon citoyen, je dis mal, des gens qui croient l'être. Dans ces grandes ivresses, qui a raison? qui a tort? Écoute ces cris indistincts. Ils approchent. Analyse, si tu peux. Cela hurle et cela bave, cela pleure et cela prie. C'est un poignard qui marche et qui titube; malheur à qui se trouve devant lui!

## SCÈNE II

Devant la maison d'Antistius. Grand bruit. La foule arrive portan Casca en triomphe. Ganeo dans la foule. Casca, sur les épaules de ses compagnons, brandit un poignard ensanglanté.

VOIX DE LA FOULE.

Béni soit le poignard qui a tué le faux prêtre. Maintenant la victoire nous est assurée.

MATERNA.

C'est bien fait ; il n'a pas voulu sauver mon fils.

AUTRE VOIX.

La religion va maintenant refleurir, et la religion est la mesure de la force d'une nation.

GANEO.

J'avais toujours dit que cela finirait mal. Mes idées triomphent aujourd'hui. Je vais être au pouvoir. Cela, dit-on, améliore, agrandit, élargit. Nous allons voir.

VOIX DU PEUPLE.

Tout rentre dans l'ordre. Je propose que le nom d'Antistius soit biffé de l'honorable album des prêtres de Nemi.

AUTRE VOIX

C'est bien juste. Mais, au fait, qui maintenant va être prêtre?

AUTRE VOIX.

Oui, le faux prêtre est tué. Mais le vrai prêtre, qui est-ce?

AUTRE VOIX.

Ah! oui. Qui est-ce? Tetricus est mort.

AUTRE.

Eh bien, c'est Casca. Il a tué son prédécesseur.

AUTRE.

Voilà qui est drôle. Oui, c'est Casca.

AUTRE.

Tiens, c'est vrai. Casca a tué le prêtre ; c'est lui qui l'est à son tour.

AUTRE.

Oui ; c'est certain. Casca se trouve être le vrai prêtre de Nemi, selon le rite conservateur.

AUTRE.

Ma foi, il en vaut bien un autre !

AUTRE.

Le sacerdoce et le mérite personnel n'ont rien à faire ensemble.

METIUS.

Citoyens, nous avons enfin un prêtre selon l'antique coutume. Soyez maintenant tranquilles. La victoire sur Rome est assurée.

LATRO, s'approchant de Casca.

Eh bien, te voilà prêtre, camarade; c'est bien. J'aurais pu l'être tout aussi bien. Souviens-toi.

CASCA.

Oui, Latro, tu seras content. Sois tranquille.

LATRO.

« Sois tranquille », c'est facile à dire.

CASCA, devenu pensif.

(A part.) Tiens, si ce drôle songeait à devenir mon successeur.... Il n'aurait qu'un coup de poignard de plus à donner, et il en a déjà tant sur la conscience. (Haut.) Sois tranquille, Latro.

LATRO.

Allons! eh bien, pour aujourd'hui, sois tranquille, Casca.

CASCA.

Damnée coutume ! Elle n'est pas de nature à procurer au grand prêtre un sommeil bien tranquille.

## SCÈNE III

Au forum. La foule s'assemble sur le terre-plein. Les victimes arrivent devant le temple.

METIUS passe, attire Casca à part.

METIUS.

C'est bien, Casca. Te voilà prêtre. Le temps n'est pas aux longs discours. On nous regarde ; mais personne ne nous entend. Je soutiendrai ta prêtrise. Mais tu n'es pas stupide, tu sais que je peux, dans une heure, te donner un successeur.

CASCA.

Un successeur ? Mais les anciennes règles sont rétablies.

METIUS.

Eh! oui.

Ils so regardent.

CASCA.

Ah! oui.

Casca devient pensif.

METIUS.

Tes crimes t'auraient mérité vingt fois la mort. Tu sais mieux que personne combien un coup de poignard est vite donné. Il y a bien des gens qui ne seraient pas fâchés de revêtir la prêtrise de Nemi à si bon compte.

CASCA.

Monseigneur sera sûrement content de moi. Je ais le dernier des sots si je ne remplissais pas comme il faut les devoirs de mon pontificat.

METIUS.

L'essentiel, ce sont les listes de sacrifices dus

à Jupiter Latiaris. J'exige que ces listes, moi seul je les dresse, que nul n'ait le pouvoir d'y ajouter, d'y retrancher un nom.

CASCA.

C'est convenu, monseigneur. Latro, par exemple, que faudra-t-il faire ?

METIUS pensif. Casca cherche à lire dans ses yeux.

Ah ! cela dépend de la sibylle. Nous verrons.

METIUS, à part.

J'ai bien fait tout de même. L'avenir d'Albe était à ce prix. On se perdait par la mollesse ; on s'habituait à jouir et à croire à la justice comme à quelque chose de supérieur à la volonté des dieux, c'est-à-dire aux faits. J'ai rétabli la vieille coutume. Grâce aux sacrifices, je ferai disparaître les chefs dangereux du parti subversif. Jamais société ne tiendra sans sacrifices humains.

Ceux qui voudront iront grossir les rangs de ces bandits romains qu'ils aiment tant.

BOURGEOIS.

Comme ces vieilles coutumes sont bonnes! Les esprits superficiels n'en voient pas la profondeur. Il s'agit de garantir l'indépendance du prêtre. Cette indépendance, il ne saurait l'avoir sans une grande situation temporelle. Il faut garantir le prêtre contre sa faiblesse.

METIUS.

Voilà ce qui s'appelle raisonner. N'est-ce pas, Casca, tu veux être garanti contre ta faiblesse?

CASCA.

Oui, monseigneur.

METIUS, éclatant de rire.

(Tout bas.) Une vieille drôlesse de soixante-dix ans, qui s'est vendue à tout le monde, et qui crie :

« Garantissez-moi contre ma faiblesse. » Voilà le pontificat. (Tout haut.) Maintenant, citoyens, livrez-vous à la joie, si bien justifiée par les événements de ce beau jour. Casca est le vrai prêtre; il a tué son prédécesseur. *Ecce sacerdos magnus.*

VIRGINIUS, à Virginia.

Ah! notre pauvre prêtre! Vois-tu, quand, dans ce monde, on est délicat, il faut dissimuler, se cacher, n'être rien.

VIRGINIA.

Il aurait dû se contenter de nous dire ces choses-là, à nous.

BOURGEOIS.

Quel bonheur de sentir la religion restaurée, l'ordre rétabli sur ses antiques fondements! Ce méprisable Antistius était la cause de tout le mal. Maintenant, nous avons un vrai pontife, qui a tué son prédécesseur. Et comme il a bien fait! Ce prédécesseur était un misérable.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oui, c'est une grande consolation. Pour moi, je ne respire que depuis une heure. Un faux prêtre, c'est la dernière des calamités.

PREMIER BOURGEOIS.

Dès ce moment, je regarde Rome comme vaincue. Fausse ville, faux culte, faux prêtre, voilà Rome. Ah! que l'occasion serait bonne de faire revenir Priscus de chez les Herniques!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Attendons encore. Ce serait trop bien. Priscus ne peut revenir s'asseoir que sur un trône préparé, pour régner sur un peuple digne de lui. Préparons le peuple d'abord, et puis nous ramènerons Priscus.

PREMIER BOURGEOIS.

Ce pourra être long.

AUTRE.

Tous les bons usages vont être rétablis. Servis comme ils le désirent, les dieux seront contents. La vie du monde n'est qu'un usage longtemps continué.

AUTRE.

Oui, nous allons revoir les sacrifices à Jupiter Latiaris.

AUTRE.

Quelle joie! Les dieux, la famille, la propriété sauvés du même coup! La religion va refleurir. Toutes les traces du libéralisme vont bientôt être effacées. On va pouvoir observer à perpétuité les bonnes coutumes du roi Latinus.

AUTRE.

Journée sainte et douce, heureux qui l'a vue! Et dire que tout cela tenait à la vie d'un ignoble fou. Enfin, morte la bête, mort est le venin.

Les tables se dressent et se chargent des viandes immolées. Joie universelle.

BOURGEOIS.

Voilà des heures qui comptent dans la vie d'un peuple! Cela ne s'achète qu'au prix d'un peu de sang impur.

AUTRE.

Aujourd'hui, c'est la réconciliation universelle. Antistius a vraiment été la victime du salut du peuple.

## SCÈNE IV

Fête. Cris de joie.

CARMENTA entre tout à coup, en son costume noir, les cheveux épars. Elle s'élance droit sur Casca.

Ainsi c'est toi, dit-on, qui es maintenant le vrai prêtre de Nemi?

CASCA.

Oui, c'est moi.

CARMENTA, avec un rire féroce.

Eh bien, voilà pour toi, prêtre.

Elle le frappe au cœur d'un coup de poignard. Casca tombe.

Sois vengé, Antistius!

CLAMEUR UNIVERSELLE.

Tout est perdu! — Oh! la traîtresse! — Une heure de paix... Nouvel abîme... Quel dommage! tout allait si bien.

La Sibylle s'élance, monte sur l'autel qui est devant le temple; elle prophétise.

CARMENTA.

Je le vois, mais d'une vue lointaine;

Je le devine; mais j'ignore son nom.

J'ai lu sa prophétie en lettres mystérieuses; j'ai vu son étoile du côté de l'Orient.

Neuf fois encore le juste sera tué; mais, la dixième fois, son sépulcre sera glorieux.

Car un Dieu jugera la terre; le bien vaincra le mal; ceux qui auront en horreur des autels souillés de sang revivront dans le monde du grand Dieu éternel, au sein d'un bonheur impérissable.

Armée vêtue de blanc des témoins de la vérité, voilà ton œuvre. Tressaillez de joie, vous que l'on tue: votre sang n'aura pas coulé en vain. Ne taris pas, fontaine des larmes: un dieu se fait avec nos pleurs.

Elle aperçoit le sang qui couvre sa main.

Vengez à votre tour le sang de votre prêtre. La

sibylle du Latium doit être tuée par vous. Tenez, voilà mon sein ; frappez là!

Elle se découvre le sein. Tous reculent.

CARMENTA, reprenant le ton prophétique.

A Rome, dès cette heure, sont transférées les promesses.

Albe sera oubliée ; un jour, on ne saura plus où elle fut.

Elle sort. La foule s'écarte pour la laisser passer. Moment de silence.

TITIUS.

Comment Casca a-t-il laissé vivre cette fille? Elle est plus dangereuse qu'Antistius. On ne saurait être la sibylle de deux pouvoirs successifs.

UNE VOIX.

Il a eu pitié.

UNE AUTRE VOIX.

Oh ! l'imbécile!

AUTRE.

Il eût fallu la tuer avec Antistius.

AUTRE.

C'eût été bien inutile. La sibylle vit toujours. Ce que ces femmes ont d'étrange, c'est qu'elles ne meurent jamais. Il y a toujours une sibylle.

DOLABELLA.

Mais il faut surveiller cette fille.

METIUS.

Laissez. La femme n'est rien sans l'homme. Antistius est mort. Demain, il ne sera plus question d'elle.

LATRO, à Metius.

Monseigneur pense-t-il à remplacer Casca? Je suis là tout prêt. Il s'en est fallu de bien peu que je ne sois maintenant le prêtre légitime. Or, quand la légitimité fait défaut, on prend le plus près d'elle que l'on peut. J'ai été le compère de Casca; je le vaux. Allez, c'est bien moi qui suis désigné pour lui succéder.

## SCÈNE V

HERDONIUS arrive de Rome essoufflé.

Je viens de Rome. Mauvaise nouvelle ! Romulus a tué son frère. La ville est fondée. La fondation de toute ville doit être consommée par un fratricide ; au fond de toutes les substructions solides, il y a le sang de deux frères.

Emotion dans la foule.

VOIX DIVERSES.

Singulière journée ! Un fratricide qui fonde une ville ! Un brigand devenu prêtre qui, dit-on, sauve une autre ville. Le train du monde est fait pour détraquer le cerveau humain. Tout cela est obscur, et il faudrait l'écho du Vatican pour rendre ces choses un peu plus claires qu'elles ne sont. Ce n'est pas sans raison que Janus a deux visages. Le monde ne marche que par la haine de frères

ennemis! Que la volonté des dieux s'accomplisse, et puissent fleurir éternellement, sur nos montagnes, les bonnes lois du roi Latinus!

Une voix sourde et terrible se fait entendre.

UN PROPHÈTE D'ISRAEL, captif, qui a tout vu de Babylone.

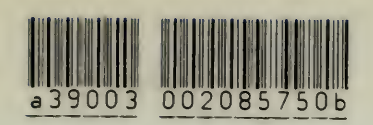
Parole de Iahvé :

Ainsi les nations s'exténuent pour le vide,
Et les peuples se fatiguent au profit du feu!

(*Jérémie*, LI, 58.)

FIN.

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.


a39003 002085750b

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

# ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

## HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Sept volumes in-8°. Prix de chaque volume : 7 fr. 50

Vie de Jésus.
Les Apôtres.
Saint Paul, avec carte des voyages de saint Paul.
L'Antechrist.
Les Évangiles et la seconde génération chrétienne.
L'Eglise chrétienne.
Marc-Aurèle et la fin du monde antique.

Index général pour les sept volumes de l'Histoire des Origines du Christianisme.

### Format in-8°.

Le livre de Job, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème............ 1 volume
Le Cantique des cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème ............ —
Histoire générale des langues sémitiques............ —
L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre............ —
Études d'histoire religieuse............ —
Averroès et l'averroïsme, essai historique............ —
Essais de morale et de critique ............ —
Mélanges d'histoire et de voyages............ —
Questions contemporaines............ —
La Réforme intellectuelle et morale............ —
Dialogues philosophiques............ —
De l'origine du langage............ —
Caliban, drame philosophique............ —
L'Eau de Jouvence, drame philosophique ............ —
Vie de Jésus, édition illustrée............ —
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse............ —

### Brochures.

La Chaire d'hébreu au Collège de France.
De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation.
Discours de réception a l'académie française.
L'Islamisme et la Science, conférence faite en Sorbonne.
Le Judaïsme comme race et comme religion.
Lettre a un ami d'Allemagne.
La Monarchie constitutionnelle en France.
La Part de la famille et de l'État dans l'éducation.
Qu'est-ce qu'une nation ? Conférence faite en Sorbonne.
Spinoza, conférence donnée à La Haye.

### MISSION DE PHÉNICIE

Cet ouvrage se compose d'un volume de texte, in-quarto, formant 888 pages, et d'un album in-folio, contenant 70 planches, avec un titre et une table des planches.

### Format grand in-18.

Souvenirs d'enfance et de jeunesse............ 1 volume.
Étude d'histoire religieuse............ —
Vie de Jésus, édition populaire............ —

### VICTOR LE CLERC ET ERNEST RENAN

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV[e] SIÈCLE
Deux volumes grand in-8°.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber